



Journal des Demoiselles
Paris, Boulevard des Italiens, 1.

25^e année

N^o VII.

Bruxelles, Destréeq, No. 10. - St. Hubert, Galerie de la Reine, 7.

Ayuntamiento de Madrid

Amsterdam, Destréeq, Nieuwmarkt, Oude, 1^o Winkel, Straat.



Mémoires de la Reine A. Delacroix

Paris: chez la Citoyenne de la Calenderie 1792

MÉDITATION

Journal des Dames et des Demoiselles

25^e année N° III

PROMENADES DANS PARIS

MUSÉES DES THERMES ET DE L'HOTEL CLUNY.

(Deuxième article.)

II

L'HOTEL CLUNY.

Maintenant, voici, rue des Mathurins-Saint-Jacques, un délicieux hôtel brodé, taillé, déchiqueté comme du point d'Alençon. Le mur qui borde la rue est crénelé; le portail gothique est décoré de riches sculptures. Trois corps de bâtiments, couronnés de gargouilles grimaçantes, enserrant la cour. Une tourelle, à pans coupés semés d'attributs et de coquilles de pèlerins, s'élève à peu près au milieu du corps de logis principal. Une galerie foulée à jour court le long des corniches; de hautes lucarnes richement brodées se détachent sur le toit d'ardoise comme des bijoux de Benvenuto sur un fond d'émail.

C'est l'hôtel Cluny.

Jadis ce fut un palais abbatial; aujourd'hui c'est un musée.

L'hôtel Cluny s'élève, comme nous l'avons dit, sur des fondations romaines. Il recouvre une partie des restes du palais des Thermes et loge une de ses cours dans une salle antique dont la couverture n'a été élevée qu'en 1737.

Pierre de Chalus, abbé de Cluny, acheta en 1340, pour le compte de son ordre, le palais des Thermes et les dépendances qui étaient incluses dans la nouvelle enceinte de Paris, dite enceinte de Philippe-Auguste.

Mais ce ne fut qu'un siècle plus tard, et par les ordres de Jean de Bourbon, abbé de Cluny, et fils de Jean I^{er}, duc de Bourbon, que l'hôtel Cluny s'éleva sur les ruines du palais romain. Encore ne fut-il terminé que vers 1510 ou 1515, sous Jacques d'Amboise, successeur de Jean de Bourbon, et depuis évêque de Clermont.

« Cet abbé consacra, dit Pierre de Saint-Julien, cinquante mille angelots, provenant des dépouilles du prieur de Leuve en Angleterre, à l'édification de son fond en cime de la magnifique maison de Cluny au dit lieu, jadis appelé le palais des Thermes. »

L'ordre de Cluny, un des plus riches de France, avait son abbaye située dans le Maconnais. Il fut fondé au dixième siècle par Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, et Louis IV d'Outre-Mer.

Les abbés de Cluny relevaient directement des papes. Ils tenaient sous leur domination un grand nombre de monastères et avaient rang parmi les princes de l'Eglise.

Pour loger des princes de ce monde devenus princes de l'Eglise, comme Jean de Bourbon et Jacques d'Amboise, ce n'était pas trop d'un palais brodé d'écussons et d'armoiries. L'hôtel Cluny était la maison de ville des abbés quand ils venaient à Paris. Mais ils y venaient rarement et seulement dans des circonstances graves. Pendant leur absence, l'hôtel Cluny servit successivement de résidence aux hôtes les plus illustres. Tantôt ce furent des reines douairières qui vinrent y passer le temps de leur deuil, tantôt des rois en voyage qui l'habitèrent pendant leur séjour en France, tantôt des prétendants ou de puissants conspirateurs, des ambassadeurs, des légats, des prélats.

La reine Marie d'Angleterre, sœur du terrible Henri VIII et veuve du bon Louis XII, fut la première habitante de l'hôtel Cluny. Elle s'y établit dès le commencement de l'année 1515, et peu après la terminaison des travaux. Louis XII venait de mourir, et François I^{er} qui montait sur le trône, veilla lui-même à son installation.

« Ledit sieur roy donna ordre, » dit Jean Barillon, secrétaire du cardinal Duprat, « que la royne Marie, » veuve du roi Louis dernier, décédé, fust honorablement entretenue; laquelle royne se veint loger » en l'hostel de Cluny, et le dict sieur roy la visitait souvent et faisait toutes gracieusetés qu'il est possible de faire. »

La chambre à coucher de la reine Marie a repris aujourd'hui son ancien aspect. La tradition l'appelle la chambre de la reine Blanche, parce que Marie d'Angleterre y garda toujours le deuil, et que les reines de France portaient le deuil en blanc.

A la reine Marie succéda le roi d'Ecosse Jacques V, qui habita l'hôtel Cluny pendant son séjour à Paris, lorsqu'il y vint épouser Madeleine de France, fille de François I^{er}.

« Le dimanche, dernier de décembre 1536, dit Pierre Bonfons, Jacques, roi d'Ecosse, fit son entrée à Paris et vint loger en l'hostel de Cluny lès Mathu-

» rins, où le roi l'attendait, et, le lendemain, premier
» de janvier, il épousa Madeleine. »

Les ducs de Guise et tous les princes de la maison de Lorraine habiterent tour à tour l'hôtel Cluny pendant les guerres de religion. Vers 1665, l'illustre abbesse de Port-Royal-des-Champs, la mère Angélique Arnauld, y vint défendre les droits de son couvent dispersé.

Malgré cette succession d'hôtes diversement célèbres, l'hôtel Cluny demeurait toujours la propriété des puissants abbés qui l'avaient fait construire. Ils le louaient à bail, souvent aux rois eux-mêmes.

Le plus récent des titres de propriété des abbés de Cluny, date du 25 juillet 1789 ; ce sont des lettres patentes signées par Louis XVI, qui reconnaissent le cardinal de Larochefoucauld, archevêque de Rouen, abbé de Cluny, comme possédant en cette dernière qualité une maison appelée l'Hôtel de Cluny, sise à Paris, rue des Mathurins-Saint-Jacques, et qui l'autorisent, « vu que les abbés de Cluny ne font pas dans ladite ville un séjour assez long pour veiller eux-mêmes aux réparations de cette maison, » à céder ledit hôtel à titre de bail emphytéotique, moyennant une redevance annuelle de 4,500 livres, et autres conditions portées à l'acte.

Vers cette époque, voici à peu près, selon Piganiol de la Force, l'aspect d'une partie de l'hôtel Cluny :

« Tout ce qui reste entier de remarquable dans
» l'hôtel de Cluny, c'est la chapelle qui est au premier étage sur le jardin. Le gothique de l'architecture et de la sculpture en est très-bien travaillé, quoique sans aucun goût pour le dessin. Un pilier
» rond, élevé dans le milieu, en soutient toute la voûte très-chargée de sculptures, et c'est de ce pilier que naissent toutes les arêtes. Contre les murs
» sont placées par groupes, en forme de mausolées, les figures de toute la famille de Jacques d'Amboise, entre autres du cardinal ; la plupart sont à genoux, avec les habillements de leur siècle, très-singuliers et bien sculptés.

» L'autel est placé contre le mur du jardin qui est ouvert dans le milieu par une demi-tourrelle en saillie, fermée par de grands vitraux dont les vitres, assez bien peintes, répandent beaucoup d'obscurité.

» En dedans de cette tourrelle, devant l'autel, on voit un groupe de quatre figures, de grandeur naturelle, où la sainte Vierge est représentée tenant le corps de Jésus-Christ détaché de la croix, et couché sur ses genoux ; ces figures sont d'une bonne main et fort bien dessinées pour le temps. On y voit encore, comme dans tout cet hôtel, un nombre infini d'écussons aux armes de Clermont et beaucoup de coquilles et de bourdons, par une froide allusion au nom de Jacques. On montre dans la cour de cet hôtel le diamètre de la cloche appelée *Georges d'Amboise*, qui est dans une des tours de la cathédrale de Rouen, et qui est tracé sur la muraille de cette cour, où l'on assure qu'elle a été jetée en fonte. »

La révolution passa, à l'hôtel Cluny comme ailleurs, le marteau des démolisseurs à la main. Les mignonnes sculptures que Piganiol de la Force apprécie selon le goût de son temps, furent mutilées. On décou-

ronna le portail de ses riches ornements, on abattit les créneaux du mur, et l'on écrivit en lettres rouges sur la façade de la maison de Jean de Bourbon et de Jacques d'Amboise : « PROPRIÉTÉ NATIONALE. »

Les statues de la famille d'Amboise qui se rangeaient autour des murs de la chapelle, comme de muets témoins du passé, furent hachées et employées en guise de matériaux de construction pour bâtir un mur dans la salle basse qui est au-dessous de la chapelle. Ce mur avait pour but de dissimuler le charmant escalier qui décore cette salle et qui a été découvert lors des travaux pour l'installation du musée.

Vers la fin de la révolution, l'hôtel Cluny fut acheté à la nation par un nommé Baudot, médecin et ancien représentant. Ensuite il passa entre les mains d'un libraire bien connu, M. Leprieur, qui le vendit enfin à M. du Sommerard, en 1833.

Alexandre du Sommerard, né à Bar-sur-Aube en 1779, et mort à Saint-Cloud en 1842, fut un de ces génies patients et infatigables qui écrivirent l'histoire intime avec les épaves de l'art et de l'industrie.

Ils glanent çà et là un meuble, une tenture, une statue, un tableau, une poterie, un émail, un ustensile de ménage, et avec cela ils reconstruisent tout un intérieur et toute une époque.

Au milieu des bahuts sculptés, des tentures de cuir, des dressoirs chargés de faïences à fleurs, des immenses lits à colonnes qui accrochent leurs ciels aux solives noircies des plafonds, on se représente les ménagères soigneuses et les nobles dames portant à leur ceinture des aumônières ciselées et des clefs si mignonnement ornées d'arabesques, si joliment fleuries de trèfles, si fièrement armoriées, qu'elles devenaient des bijoux précieux.

C'étaient comme les breloques de montre de nos arrière-grand-mères, et « madame la royne Marie » devait en porter un trousseau de pareilles sur ses vêtements de laine blanche, alors qu'elle habitait à l'hôtel Cluny la chambre qui précède la chapelle.

Dans ces bancs d'œuvre de chêne dont les sculptures racontent toute une légende, sur ces stalles capitulaires, sauvées des ruines de quelque basilique écroulée, se groupent ou se rangent d'illustres seigneurs entourés de leur maison ou des moines à la tête rase et aux pieds nus.

Sous les manteaux de ces vastes cheminées où brûlait un fagot entier en travers des landiers (1) de fer forgé, s'abrite toute une famille de riches bourgeois.

Sur les balcons brodés des tourrelles gothiques passent les châtelaines, le faucon au poing ou le reliquaie au cou et le missel enluminé à la main.

Voici pour les chapelles en renom les ex-voto d'ivoire aux fines sculptures, ou même les chasses d'or repoussé au marteau, les ostensoirs de filigrane aux fleurs d'émail ou de pierres précieuses qui racontent les longues dévotions de nos pères, leurs saints enthousiasmes, leurs pieuses fondations. Enfin, au milieu de ces débris, apparaît une époque disparue, toute une civilisation, toute une société qui se meut, s'agit, respire, marche et se transforme de siècle en siècle, d'année en année, de jour en jour.

Alexandre du Sommerard fut un des premiers admirateurs passionnés de l'art du moyen âge et de la

(1) Chenets.

renaissance. Tandis que le goût général de la France restait encore attaché au faux antique de l'école de David, il fouillait les couvents ruinés, il arrachait au marteau de la *bande noire* quelque groupe admirable de Germain Pilon ou de Jean Cousin, un meuble d'ébène incrusté ou un bûcher d'émail. Au bout de quarante ans il eut un musée délicieux, splendide, unique au monde.

Ce fut alors que pour loger ce musée il jeta les yeux sur l'hôtel Cluny et qu'il l'acheta. Mais, si l'extérieur mutilé avait cependant encore gardé son cachet et son style, l'intérieur, approprié au service bourgeois du docteur Baudot et du libraire Leprieux, avait pris les décorations vulgaires du temps de l'empire et de la restauration. On avait collé sur les murs du papier à fleurs. On avait, tant bien que mal, remplacé les vitraux colorés enchâssés contre les croisillons de pierre, par des vitres carrées alignées dans des châssis de bois. On avait élevé des cloisons, ouvert et muré des portes, etc.

M. du Sommerard nettoya patiemment tout cela. Il répara et rétablit l'hôtel autant qu'un simple particulier qui consacrait à l'art tous les revenus de sa fortune pouvait le faire. Pendant près de dix ans, il habita l'hôtel Cluny, l'entretint, le meubla, complétant chaque jour ses collections, ajoutant un bahut sculpté à des poteries curieuses, un marbre de la renaissance à une peinture byzantine, en sorte que peu à peu l'hôtel entier redevint de l'antichambre à la chapelle ce qu'il avait dû être au temps des Guises.

Il existe sur les bords du Rhin un vieux burg accroché aux flancs de granit d'un rocher couvert de ronces et de broussailles, dont la maison royale de Prusse a fait aussi une sorte de musée du temps passé. — C'est le château de Rheinstein. Ce burg est une des maisons de plaisance habitées l'été par le prince royal. Il n'est visible, comme tous les châteaux royaux, que pour les touristes et pendant l'absence de ses nobles hôtes.

On ne peut en aucune façon comparer cet échantillon du burg allemand du treizième siècle au manoir de Cluny, rempli des collections de M. du Sommerard; mais ces antiques meubles dans ce château-fort qui commande le Rhin du haut de ses terrasses crénelées, mais ce *je ne sais quoi* que communie à toutes choses l'habitation temporaire des vrais châteaux, mais ce paysage grandiose semé çà et là de ruines hautaines, donnent au burg de Rheinstein un étrange caractère de vie. On se sent pour une heure transporté au moyen âge, au temps des Burgraves et de Frédéric Barberousse.

Tout, depuis les décroîttoirs des salles basses jusqu'aux ustensiles de toilette de la princesse de Prusse, depuis les escabeaux de chêne réservés aux hommes d'armes et aux écuyers jusqu'aux coussins de tapisseries que la royale châtelaine brode et renouvelle de sa propre main, tout rappelle les temps féodaux. Une seule chose jure dans cet ensemble, c'est le bonnet à coques bariolées de la concierge qui circule sur la plate-forme. L'apparition de cette vieille femme rompt le charme. Si elle était vêtue comme une simple paysanne, l'illusion serait complète.

En mourant, M. du Sommerard exprima dans son testament le vœu que ses collections fussent achetées par l'État et servissent de base à la fondation d'un musée d'antiquités nationales. La commission des

monuments historiques appuya fortement cette idée, le ministre de l'intérieur, qui était alors M. Duchâtel, l'adopta et la soumit aux chambres, et, en vertu de la loi du 24 juillet 1843, l'hôtel Cluny fut acheté ainsi que les collections du Sommerard. La Ville de Paris voulut contribuer à l'œuvre du ministre de l'intérieur. Elle fit don à l'État des ruines du palais des Thermes, et, le 16 mars 1844, le nouveau musée fut ouvert au public sous le titre de : *Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny*.

M. du Sommerard fils en est le conservateur.

Depuis cette époque, l'œuvre de M. Alexandre du Sommerard a été continuée. Tous les jours de nouvelles acquisitions enrichissent le musée. L'intérieur aussi a été peint ou tapissé selon la mode du temps.

Voici à peu près l'aspect général de l'hôtel et du musée de Cluny, à présent que toutes les réparations sont faites.

Comme nous l'avons indiqué en commençant, la façade principale de l'hôtel de Cluny se compose de trois corps de bâtiments. L'un, le principal et le plus orné, occupe le fond de la cour; les deux autres s'avancent jusqu'à la rue des Mathurins et rejoignent le mur crénelé qui borde la rue. Un grand portail surmonté d'un couronnement gothique partage ce mur par le milieu et donne entrée dans la cour.

Le corps de logis principal, qui est, avec certaines maisons flamandes, l'hôtel de Bourgtheroulde à Rouen, et l'évêché de Sens, un des plus curieux spécimens de l'architecture privée au moyen âge, est surmonté ainsi que la tourelle à pans coupés qui le partage inégalement, par une galerie à jour, une vraie grûpûre de pierre. Derrière cette galerie s'élèvent de hautes lucarnes encadrées de sculptures qui sont la plus riche parure de l'hôtel. Dans les tympans de ces lucarnes sont sculptées les armoiries de la famille d'Amboise. On retrouve du reste ces armoiries et les coquilles emblématiques du nom de Jacques, sur la tourelle et dans toutes les parties de l'hôtel.

L'aile droite, qui s'avance vers la rue des Mathurins est percée de quatre arcades ogivales donnant accès dans une cour qui communique avec le palais des Thermes.

Les bâtiments de l'aile gauche renfermaient les cuisines et les offices de l'hôtel.

Du côté du jardin, l'architecture est plus simple, surtout dans les parties inférieures du bâtiment. Il n'y a point au bord du toit de galerie à jour, mais les lucarnes continuent à étaler leurs broderies opulentes. L'intérieur de la chapelle présente aussi une grande richesse d'ornementation.

Cette chapelle, dont Piganiol de la Force nous a donné la description, est située au premier étage. On y monte par un escalier travaillé à jour, qui a été découvert en 1832, comme nous le disions plus haut, derrière un mur élevé avec les tronçons des statues de la famille d'Amboise.

Cette chapelle à la voûte élégante, soutenue par un seul pilier, dont les nervures élançées s'étendent à l'entour comme les tiges d'un palmier géant, a successivement servi pendant la révolution, l'empire et la restauration de salle de séances à un club républicain, d'amphithéâtre de dissection et d'atelier d'imprimerie.

Aujourd'hui, elle est entièrement restaurée, sauf les statues de la famille d'Amboise qui ne sont point ren-

trées dans leurs niches fouillées à jour. On a découvert les peintures du seizième siècle qui sont de chaque côté de l'autel, ainsi que les sujets sculptés dans la voûte de l'hémicycle; toutes les sculptures avaient été couvertes d'une épaisse couche de plâtre. Un seul des anciens vitraux existe encore: c'est le portement de croix. Les autres ont été refaits.

Le long des parois des murs, entre les niches sous la voûte, et au milieu du chœur, M. du Sommerard a rangé des stalles capitulaires, des lampes de sanctuaires, d'un merveilleux travail, des lutrins du temps, des missels armoriés, au parchemin couvert de riches peintures, des livres de plain-chant aux gigantesques notes rouges et noires, des crucifix vieillies dans les antiques cloîtres, des sièges et des bancs qui datent de trois ou quatre siècles.

Sous la chapelle s'étend une vaste salle basse pavée en mosaïque et soutenue également par un seul pilier, qui n'est pas la partie la moins curieuse de l'hôtel Cluny. Un κ couronné se détache en relief sur le chapiteau qui termine le pilier. C'est, on le sait, la marque du roi Charles VIII. Cette salle est une des plus anciennes de l'hôtel. Actuellement, des tapisseries de haute lisse en décorent les murs, des étoffes d'or et d'argent tissé, des soieries qui semblent travaillées par la main des fées, des dentelles prodigieuses, des chapes, des dalmatiques d'une richesse inouïe, sont suspendues çà et là ou exposées sous des vitraux, quand leur état de conservation ne permet pas de les exposer au grand air.

Ces étoffes, dont quelques-unes remontent à la plus haute antiquité, étonnent les yeux plus encore par la ténuité et la finesse du tissage que par leur richesse. On ne peut comprendre comment des siècles appelés siècles de barbarie ont pu produire ces merveilles. Quels doigts, quels yeux avaient donc les tisserands qui maniaient les métaux comme des soies flexibles, qui sertissaient les pierres précieuses au milieu de leur broderie et mélangeaient la guipure et le filigrane pour créer des dentelles dignes des prélats ou des reines!

Une des arcades ogivales qui remontent jusqu'à la voûte de cette salle, s'ouvre à la hauteur du premier étage de l'hôtel et forme balcon. Vue de là, cette salle basse offre un coup d'œil majestueux et grandiose. On y voit en imagination un chapitre de moines puissants présidés par un abbé prince du sang ou par un légat revêtu des insignes pontificaux; puis le brillant cortège d'une noce royale; puis la cour factieuse des Guises avec ses conseillers mystérieux et ses ministres *in partibus*.

Maintenant, si l'on entre à l'hôtel Cluny par la cour et par les appartements du rez-de-chaussée, on voit s'ouvrir à la suite les unes des autres plusieurs grandes salles, aux plafonds formés de solives noircies, aux portes épaisses et symétriquement semées de clous, aux cheminées largement ouvertes sous leurs manteaux de pierre.

Tout autour des murs se rangent des bahuts de chêne ou d'ébène sculptés et incrustés de cuivre et d'ivoire; des sièges, des meubles de toute espèce, des tapisseries de Flandres et de Beauvais, des statues de

marbre, de pierre ou de bois, des peintures byzantines aux cadres fouillés comme des rosaces de cathédrales, des reliquaires de toutes sortes, des rétables dorés et brodés de sculptures allégoriques, des crédenches armoriées, des buffets, des armoires, des dressoirs chargés de merveilles.

Les chambres à coucher ont leurs grands lits à colonnes, à ciel allégorique, à courte-pointe de soie brodée de ces broderies oubliées aujourd'hui, qui nous donnent une idée si haute de la patience de nos aïeules.

Les cheminées ont leurs plaques armoriées, leurs chenets et leurs pincettes de fer forgé, aux volutes contournées, leurs soufflets sculptés et blasonnés.

Les fenêtres tamisent le jour à travers de merveilleux vitraux qui déroulent toute une légende aux yeux des érudits, ou tout un poème à ceux des rêveurs.

Çà et là, partout, sont accrochés: des armes damasquinées, des poires à poudre, des olifants, des râpes à tabac d'un prodigieux travail; des armures pour les chevaliers, des rouets ou des quenouilles pour les châtelaines; des miroirs de Venise, des triptyques aux volets d'ivoire, travaillés comme une dentelle.

Sur les dressoirs, s'évalent à profusion les chefs-d'œuvre des ouvriers-artistes du quinzième siècle: ici, les richesses de l'orfèvrerie; là, ces verres de Bohême si *mignonement* gravés d'arabesques et de fleurs; puis les poteries de Bernard de Palissy et de ses émules, les émaux splendides des fabriques Limousines, les statuette d'ivoire et de pierres précieuses.

Tous les ustensiles de la vie intime d'autrefois ont laissé un modèle au musée de Cluny. A côté d'un reliquaire, on trouve les coffrets à toilette et à bijoux des grandes dames; à côté des manuscrits précieux au vélin enluminé, apparaissent des drageoirs, des fuseaux, des peignes découpés et sculptés, des serrures et des clefs dont l'invention et les ornements sont des œuvres de génie.

Si l'on voulait décrire seulement par un mot chacun des objets merveilleux qui s'entassent dans les salles de l'hôtel Cluny, un volume n'y suffirait pas. Il renferme en meubles, en ustensiles de toute sorte, l'histoire de l'art et de l'industrie en France pendant plus de cinq siècles.

On s'épuiserait en descriptions, en admirations, en rêves infinis devant ces restes de notre ancienne opulence. Tant de génie dépensé à profusion pour l'ornement des choses les plus simples étonne et confond. On se prend à aimer de passion son pays, ses aïeux et la foi naïve des anciens âges en présence de ce splendide héritage.

Il faut avoir été une fois au musée de Cluny si l'on veut seulement se faire une idée des intérieurs princiers ou bourgeois du quinzième siècle; mais si l'on a des goûts artistiques ou l'amour des belles choses, il faut y retourner dix fois, vingt fois, toujours!... et tâcher d'obtenir de M. du Sommerard fils des billets de faveur pour visiter l'hôtel les jours réservés!

CLAUDE VIGNON.



BIBLIOGRAPHIE

NAPLES

Par L. L. F.

—

LA SICILE

Par l'abbé POSTEL.

—

L'ART D'ÊTRE MALHEUREUX

Par J. T. DE SAINT-GERMAIN (1).



Nous allons aujourd'hui passer en revue quelques ouvrages nouveaux qui viennent de paraître, et qui, à divers titres, nous semblent mériter de vous être signalés. Aux voyageurs et aux voyageuses s'adressent ces deux volumes : *Naples* et *la Sicile*; le premier, expression d'une âme jeune et d'une imagination chaleureuse et poétique; le second, plein de récits attachants et qui offre une lecture entraînante.

On a immensément écrit sur Naples, et depuis les jours antiques, voyageurs et poètes se sont plu à décrire et à célébrer cette ville, cette sirène qui les avait charmés. Et cependant, ce volume nouveau, qui porte inscrit sur son frontispice le beau nom de Naples, sera lu avec intérêt par ceux mêmes qui ont gravé dans leur mémoire les plus belles pages que Parthénopée ait inspirées, car cette histoire est quelque chose de neuf et de complet. L'histoire si variée de Naples, depuis les mystérieux Pélasges jusqu'aux princes de la maison de Bourbon, les monuments païens et chrétiens, les beaux-arts, la littérature, tout ce que le ciel de Naples a inspiré se trouve dans ces pages animées, écrites avec tant de vie et de sève, et les descriptions d'une admirable nature se mêlent gracieusement aux souvenirs de l'histoire, à des citations toujours heureuses. Au voyageur, ce livre offre un écho de ses propres émotions; à l'homme d'étude et de goût, un tableau historique et poétique d'une incontestable valeur; au chrétien, l'expression de la foi la plus pure et la plus fervente. Nous extrayons un passage; c'est la description de Naples vue des hauteurs du monastère Saint-Elmo :

« Naples était tout entière à nos pieds. Nous jouissions de la belle et grande ville, non plus pièce

à pièce, comme tout à l'heure, non plus sous un seul aspect, comme à l'entrée du port, mais dans son immensité triomphale. Nous nous attachions aux grandes lignes de sa structure; nous contemplions les monuments, jalons de son vaste champ. Nous comptions ses clochers et ses bosquets, ses aiguilles et ses fleurs. A cent pieds au-dessous du balcon, les jardins de la Chartreuse étalaient leurs tapis jaunes et verts; la brise en détachait les senteurs et nous les apportait, comme une abeille dépose ses parfums à l'entrée de sa ruche. Au delà de la muraille de clôture, le port nous montrait ses vaisseaux; la ville, ses dômes et ses monts. Dans les bas-fonds, la verdure serpente et court entre le marbre et la brique, comme un lierre parasite; elle assainit et pare les blocs des vieux quartiers. A droite, Chiaja promène les regards du Pausilippe à la *Villa-Reale*. La mer, steppe d'azur, que n'effleure aucun vent, soulève du sein de son golfe le *Castel del Ovo*. La tour del *Carmine*, sévère et isolée, rappelle le pêcheur-roi. Du côté opposé, c'est tout un autre monde : Portici, sa résidence royale, Résina et le Vésuve, le *Campo Santo* et ses tertres. Enfin, dans l'enfoncement le plus reculé de l'horizon, Capri, couchée comme une chèvre sur un lit flottant, semble bondir encore; Campanella baigne ses pieds dans l'eau; San-Angelo hérissé son front labouré par la foudre; la rude crinière de l'Apennin ferme le tableau par un cordon de glace.

» Qui n'a point vu tout cela n'a pas assez admiré Dieu. Il suffit de monter au *Saint-Elmo* pour apprendre à l'aimer, pour deviner le ciel, pour apprécier la terre. Quand on a vu cela on peut oublier le monde, le monde est épuisé; il en faut un meilleur. Admirable économie des instituts religieux, qui font leur nid partout où la nature est éloquent; les plus beaux sites leur appartiennent. Dans les pays du nord, il leur faut les rochers de Bretagne et d'Erin; dans le sud il leur faut le *San-Elmo*; partout ils prennent les hauts lieux, comme faisaient les sacrificateurs antiques pour immoler la victime.

» Est-ce égoïsme de leur part? est-ce détachement complet du côté des donateurs? ou plutôt n'est-ce point une attraction mystérieuse entre le sol et celui qui l'habite? Une affinité secrète relie à la belle nature les âmes qui en sont le plus pur ornement. Elles demandent à la terre de se spiritualiser dans ses points les plus sublimes, et de ces points elles chantent leur hymne au Créateur. « Seule avec mon cœur, écrivait jadis une enfant de la Bretagne, je m'élève jusqu'à l'Être tout-puissant qui a créé une nature si majestueuse : ces vaporeuses émanations, cet Océan immense dont je distingue le balancement fantastique, cette légère brise qui caresse la surface des eaux, captivent mon être; les événements s'effacent de ma mémoire, les tendres illusions et les douloureuses larmes n'agitent plus mon cœur. J'oublie tout, jusqu'au souvenir de l'injustice; amour, ambition, fortune et rang, vos prestiges mensongers se dissipent, un calme divin leur succède, et mon âme, tout en-

(1) *Naples*, un volume in-8°, 3 francs, chez A. Bray, 66, rue des Saints-Pères, Paris; et chez Lefort, éditeur, à Lille. — *La Sicile*, un volume in-8°, 3 francs, chez les mêmes. — *L'Art d'être malheureux*, un volume in-18, chez Jules Tardieu, 13, rue de Tournon. Prix : 1 franc.

tière à son Créateur, n'accorde plus une pensée à cette terre d'exil et de deuil. »

A toutes les pages de ce livre, une douce et pieuse philosophie se mêle aux descriptions brillantes, aux grands souvenirs et aux évocations des muses antiques et des muses chrétiennes, qui ont tour à tour habité ces beaux rivages. Nous avons lu *Naples* avec un vif intérêt, et nous croyons que nos lectrices nous sauront bon gré de leur avoir indiqué cet aimable ouvrage.

La Sicile est un volume où la légende naïve se mêle à l'histoire sérieuse et grave; il fait connaître ce pays peu visité par les touristes; pays d'une foi profonde, mais aux mœurs un peu étranges et qui fournit à l'auteur des traditions touchantes et des anecdotes curieuses. On lira avec un vif intérêt ces récits très-moraux et souvent très-dramatiques; ils sont entrecoupés de souvenirs historiques et de descriptions de cette Grande-Grèce, si belle, si célèbre autrefois, si belle encore, mais si ignorée aujourd'hui. Ce livre est une lecture attrayante mais instructive, et *Naples* et *la Sicile*, par la connaissance qu'ont acquise leurs auteurs des mœurs locales, font connaître les plus belles contrées de l'Italie telles qu'elles sont, et non telles que quelques romanciers se sont plu à les peindre.

L'art d'être malheureux, légende. — Si l'on réfléchit sur la destinée humaine, si l'on regarde en soi, autour de soi, on verra que *l'art d'être malheureux* est tout simplement la science suprême de la vie, et que ce titre, sous un air paradoxal, renferme une grande vérité. L'art d'être malheureux, c'est l'art de vivre avec son malheur, de se faire à sa vie, de s'accommoder aux circonstances, de ne pas trop se heurter contre les pierres et les ronces du chemin; c'est surtout l'art de conserver, au milieu des plus accablantes infortunes, le refuge inviolable d'une conscience pure et le solide appui de la confiance en Dieu. Telle était notre pensée en lisant le titre de ce petit livre, telle a été aussi la pensée de l'auteur. Il a voulu enseigner le secret de trouver le bonheur dans la souffrance, puisque c'est là le milieu où s'agit notre destinée. Il a montré aussi que les efforts de l'ambition et de la cupidité n'aboutissent qu'à augmenter la somme des douleurs; il offre au lecteur une suite de leçons sur la vanité des agitations terrestres, sur la nécessité de la résignation et de l'abandon à la Providence, et il place ces leçons aimables, quoique austères, dans la bouche d'un bon prêtre, qui a d'abord pratiqué ce qu'il enseigne si bien. C'est une charmante et vénérable figure que celle de l'abbé Paul. Il démontre à son auditoire champêtre, par des leçons, par des exemples, par des citations heureusement choisies, que la loi inexorable sous laquelle vit l'homme ici-bas, c'est la souffrance; qu'il faut s'y attendre, s'y résigner; que de cette loi, en apparence si dure, sort la force morale qui rend l'homme capable de soutenir le faix du devoir et qui le prépare à ses éternelles destinées. Il montre, comme consolation suprême à la douleur, la religion et les vertus qu'elle inspire, surtout la résignation et la tendre charité pour les maux des autres. Ces idées sont bien sévères, mais la forme dont M. J. T. de Saint-Germain les a revêtues est très-gracieuse, et nous espérons pour

l'auteur un succès aussi légitime que celui de son premier ouvrage : *La légende de l'Épingle* (1).

LE CONTEUR DE L'ENFANCE

(QUATRE-VINGT-DIX CONTES POUR LES ENFANTS)

Par le chanoine SCHMID,

Traduit de l'Allemand par madame Pauline Braquaval née l'Ollivier

VIOLETTES

RÉCITS MORaux ET AMUSANTS,

Traduits de l'Allemand, de Ottmar Lautenssclager,

PAR LA MÊME (2).

Nous sommes bien heureuse lorsque nous pouvons répondre aux demandes nombreuses qui nous sont faites par tant de mères tendres et intelligentes, et leur indiquer un nouveau livre pour les enfants, classe de lecteurs très-avide du nouveau, pour laquelle on écrit beaucoup, mais à qui on parle rarement le langage qui lui conviendrait. Le nom du bon chanoine Schmid, si connu, si chéri de l'enfance, nous dispensera de toute recommandation. L'aimable et pieux conteur fait parler, dans l'ouvrage que nous annonçons, la nature entière avec ses beautés et ses symboles; il lui prête une voix pour enseigner à ces petits êtres, si chers à Dieu, les vertus de leur âge, la piété, la douceur, la simplicité, la soumission, le respect des parents, l'amour de la famille. Comme le bon Maître, il parle en paraboles. Les fleurs, les arbres, les animaux, les métaux lui fournissent d'agréables images qui voilent de douces leçons et de saintes vérités. En voici un exemple :

LES ROSES.

« Un fermier, qui habitait une métairie isolée, étant allé à la ville, en rapporta un rosier qu'il planta dans son jardin. La petite Marguerite, sa fille, qui n'avait jamais vu de rosier, dit à son père : — Mais que faites-vous, cher père? Comment pouvez-vous songer à mettre précisément au milieu du jardin cet arbuste desséché et garni d'épines? C'est un bien triste ornement que celui-là; voilà une épine qui déparera notre joli jardin. — Attends, ma chère enfant, et prends un peu de patience, dit le père; cette épine produira de merveilleuses fleurs, telles que tu n'en a jamais vu de ta vie.

» Marguerite ne pouvait croire ce que disait son père, et secouait d'un air d'incrédulité sa petite tête aux cheveux bouclés.

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1856, page 135.

(2) Un volume in-8° cartonné, avec de très-belles gravures, chez Casterman, à Tournai, et chez les principaux libraires, à Paris. — Le second ouvrage, un volume in-12, cartonné, avec gravures, chez les mêmes.

» Mais bientôt, quel changement ! l'arbuste épineux commença à bourgeonner, et ne tarda pas à se couvrir d'un beau feuillage vert, de tendres boutons poussèrent à ses branches et devinrent toujours de plus en plus gros. Et après que les auricules, les tulipes et les narcisses eurent cessé de fleurir, les boutons de rose s'ouvrirent enfin, et l'arbuste se montra couvert d'une multitude de fleurs, dont la magnifique couleur pourpre et l'agréable parfum faisaient l'admiration de la jeune Marguerite.

» — Oh ! comme elles sont belles ! quelle douce odeur elles ont ! ne cessait de s'écrier la petite fille. Elles sont plus belles que toutes les autres fleurs. Leur parfum est le plus agréable. Assurément ce rosier est le plus riche ornement de notre jardin !

» — Tu vois maintenant, dit le père, comment les roses peuvent fleurir au milieu des épinés ? Il t'a fallu attendre, à la vérité, pendant tout le printemps, et plus d'une fois tu as été sur le point de perdre patience. Mais en ce moment, tu comprends combien est vrai ce proverbe : le temps amène les roses. La vie humaine peut être justement comparée à ces arbustes épineux qui produisent des roses ; elle a des

épinés, c'est-à-dire des contrariétés, qui finissent souvent par être pour nous des causes de joie. »

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que cette candeur et cette simplicité conviennent aux enfants, et qu'à une époque où tout ce qui les environne respire le luxe et l'ambition, les mères prudentes seront heureuses de pouvoir offrir à leurs fils et à leurs filles un livre écrit avec tant de bonhomie et de pieuse ingénuité, et qui n'enseigne rien que l'amour de Dieu, de la famille et de la nature.

Les *Violettes* sont un petit bouquet composé de quatre nouvelles empreintes de l'esprit romanesque des Allemands. Les enfants liront avec un grand plaisir ces merveilleuses aventures, et ils les liront sans danger. Je ne répondrais pas qu'une grande personne, une grande demoiselle ne prit plaisir à lire le *petit Bonnet*, et je connais beaucoup de romans, qui n'offrent pas tant d'intérêt et de péripéties touchantes. Madame Braquaval, en traduisant ces deux ouvrages, a rendu un vrai service à la jeunesse, et elle semble avoir reproduit dans notre langue la fraîcheur et l'amabilité des écrits originaux. Nous l'en félicitons sincèrement.

M. F.

RACHEL

I

C'était à l'époque du Rhamadan de l'année 1833 ; Maures et Arabes se livraient au sommeil, les uns dans l'intérieur du harem, les autres devant les portes des maisons ; ils attendaient ainsi sans impatience le coup de canon qui, au déclin du jour, permet aux fidèles croyants de prendre leur nourriture (1). Le silence et la paix régnaient donc dans les murs de Constantine. Une seule rue de cette ville étrange conservait son aspect accoutumé ; rue longue, tortueuse et étroite, qu'une couverture de roseaux et de planches raboteuses préservait presque entièrement des rayons du soleil. Là, les Juifs, accroupis sur la devanture de leurs boutiques, répondaient aux demandes des acheteurs, tout en déployant lentement les indiennes à raies rouges, les tissus de Tunis, les étoffes brochées d'or et d'argent, tout cela sans presque bouger de leur place, tant leurs magasins sont petits, et tant leur nonchalance est grande. D'autres confectionnaient les larges babouches de maroquin jaune, chaussure habituelle de ceux des Arabes qui en portent (2), ou les petites sandales de velours rouge brodé

d'or des riches Mauresques. Quelques-uns encore devaient adroitement les écheveaux de soie qui devaient servir à fabriquer diverses passementeries, s'aidant également pour cela de leurs mains et de leurs pieds.

Au fond d'une de ces boutiques de modeste apparence, accroupi sur des ballots de toile, un homme à barbe blanche, au front chauve et sévère, se tenait immobile, la pipe à la bouche, évidemment préoccupé d'une pensée pénible. Ce vieillard était Abraham ben Chouchchouch, connu par l'austérité de ses mœurs, la sagesse de ses discours, et son zèle ardent pour la religion de ses ancêtres ; déjà plusieurs fois des chalands lui avaient adressé la parole sans pouvoir le tirer de sa profonde rêverie. Après deux grandes heures de réflexion, Abraham se leva, s'enveloppa d'un léger burnous qui couvrit entièrement sa veste et son pantalon d'une étoffe brune, seule couleur que les Arabes permettent aux juifs de porter, et fermant soigneusement sa boutique, il s'enfonça d'un pas lent et solennel dans un des mille détours que forment les rues transversales.

Arrivé devant la porte basse et étroite d'une maison décrépite, il frappa quelques-uns de ces petits coups précipités particuliers aux habitants du pays.

Une jeune fille vint ouvrir aussitôt, et salua le vieillard en portant la main sur son cœur.

« Où est ta maîtresse ? demanda Abraham en entrant dans une cour carrée, pavée de marbre blanc, entourée de galeries et ornée de colonnes, le tout beaucoup plus propre et plus gracieux que ne l'annonçait l'extérieur misérable de la façade.

(1) Pendant les quarante jours que dure le rhamadan, les musulmans ne peuvent manger, boire et fumer que depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit précis ; tout le reste du temps doit se passer dans une abstinence complète.

(2) Un grand nombre d'Arabes et presque tous les Bédouins marchent pieds nus. Quelques-uns s'entortillent les pieds de peau de chevreau attachée par des bandelettes.

— Là-haut, dans la grande chambre, répondit la jeune fille.

— C'est bien ; reste ici, Judith, j'ai à parler à ma nièce Rachel. »

Il monta lentement l'escalier et pénétra de la galerie supérieure dans une pièce longue et étroite, sans meuble ni cheminée, ne prenant jour que par la porte et deux petites lucarnes. Un moelleux tapis recouvrait d'un bout à l'autre le sol de cette chambre ; plusieurs glaces de Venise au cadre doré décoraient les murs blanchis à la chaux, ce qui annonçait une grande aisance, sinon le luxe et la richesse. Sur un divan élevé de deux pieds à peine, une femme, jeune encore, était assise, travaillant, avec une ardeur fort rare dans ces climats brûlants, à une riche broderie en or sur une étoffe de velours. Cette femme était vêtue d'une djebba (1) de deux couleurs, jaune du côté droit, et bleue du côté gauche, et retenue autour des hanches par une écharpe de soie rouge. Les larges manches de gaze de sa chemise de mouseline dépassaient seules les ouvertures longues et droites de cette espèce de robe, ne voilant qu'à demi des bras que la djebba laissaient nus jusqu'aux aisselles. Ces bras, tout chargés de bracelets, étaient admirables de forme et de carnation. Deux mouchoirs à raies d'or et de soie, artistement arrangés autour de la tête, composaient la coiffure et cachaient exactement tous les cheveux, car Rachel était mariée, et parmi les Juives de ce pays, les jeunes filles seules ont le droit de laisser apercevoir leur chevelure noire qui descend en bandeaux le long de leurs joues et se rattache sous la calotte ou le mouchoir servant de couvre-chef.

Un jeune homme de quatorze à quinze ans, mais grand et fort déjà, et d'une figure remarquablement belle, se tenait nonchalamment étendu sur le large divan recouvert de brocart, dont les coussins moelleux fléchissaient sous le poids de son corps. Au bruit des pas d'Abraham dans la galerie, le jeune homme releva la tête et aperçut le vieillard ; une rougeur subite couvrit aussitôt ses joues, il se leva d'un bond et s'apprêta à fuir par une issue communiquant avec la pièce voisine.

« Où vas-tu si vite, soleil de mon âme ? dit la Juive d'une voix caressante ; reste donc près de moi, mon Yssachar bien-aimé.

— Mère, je déteste cet homme sans cœur, dont le seul plaisir est de blâmer les actions des autres ; laisse-moi partir avant qu'il ne m'ait vu. »

Et tandis qu'Abraham déposait ses babouches sur le seuil de la porte, le jeune homme disparaissait du côté opposé.

« Que la paix soit avec vous, mon oncle révérend, » dit Rachel d'une voix contrainte.

Quittant aussitôt son travail, elle baisa la main du vieillard, d'un air respectueux.

Abraham ne répondit que par un signe de tête à ces prévenances, et croisant les jambes, il s'accroupit sur le divan, à la place que le jeune homme venait d'abandonner.

« Qu'avez-vous, mon oncle ? dit la Juive étonnée et inquiète de ce morne silence, Auriez-vous éprouvé

quelque perte dans votre commerce, ou le terrible Achmel-bey a-t-il frappé sur vous une contribution nouvelle, comme il l'a fait si injustement l'année dernière ? »

Abraham fit un signe négatif.

« Auriez-vous de mauvaises nouvelles à m'apprendre de Ruben, mon maître et époux bien-aimé ? reprit-elle en pâlisant ; doit-il rester longtemps encore à Tunis ? »

— Rien de tout cela, dit enfin le vieillard d'une voix sombre ; mais malheur à toi, lorsqu'il viendra te demander compte de ta conduite !

— Et pourquoi craindrais-je le retour de mon mari ? demanda-t-elle en relevant la tête avec fierté ; ma vie n'a-t-elle pas été toujours celle d'une bonne et honnête femme ? la médisance la plus maligne pourrait-elle trouver à mordre sur ma réputation ?

— Je sais, ma nièce, que ta conduite est à l'abri de tout soupçon de ce genre, répondit l'austère vieillard ; mais penses-tu donc, Rachel, que ta réputation soit le seul dépôt que mon neveu t'ait confié en partant ? N'es-tu pas la mère de ses fils, et ne devais-tu point veiller sur eux comme sur la prunelle de tes yeux ?

— En quoi ai-je manqué à mes devoirs de mère, mon oncle ? répondit Rachel plus fièrement encore. Y a-t-il dans toute la ville, je dirais presque dans tout Israël, deux jeunes gens plus beaux, plus forts, plus vigoureux ? Y en a-t-il de plus aimables ? Les vêtements d'Yssachar et de Benjamin ne sont-ils pas entretenus avec tout le soin possible ? Leur couscous n'est-il pas assaisonné et cuit à point ? Manquent-ils de quelque chose enfin ?

— Femme, femme, dit Abraham en secouant la tête, ne sais-tu pas que Salomon, libre de choisir entre les biens d'ici-bas, préféra la sagesse à tous les trésors de la terre ? Tes fils manquent donc du bien le plus précieux, car ils manquent de sagesse.

— Je ne vous parlerai point de Salomon, mon oncle, car il n'est pas donné aux femmes d'être versées comme vous, docteur en Israël, dans la science de nos livres saints, répondit Rachel d'un ton d'humilité superbe ; mais je ne crois pas que mes fils diffèrent des autres jeunes gens de leur âge, et il ne me semble point raisonnable d'exiger de ces enfants, car ce sont des enfants encore, ajouta-t-elle en appuyant sur ce mot, il n'est pas raisonnable, dis-je, d'exiger d'eux l'expérience et la sagesse d'un homme mûri par les années.

— Tai-je parlé d'une sagesse de vieillard ? reprit Abraham ; plutôt au ciel qu'ils fussent seulement ce qu'on doit être à tout âge : exacts dans l'accomplissement de leurs devoirs, laborieux et économes, respectueux envers leurs parents ! Au lieu de cela, que font-ils du matin au soir ? ils se livrent à l'oisiveté et dépensent follement l'argent que tu leur donnes plus follement encore ; écoutent à peine les conseils des vieillards, et ne se montrent que contraints et forcés dans le temple du Seigneur. Crois-tu, Rachel, que cette conduite ressemble à celle qui mérita autrefois au jeune Daniel et aux saints enfants Ananias, Micaël et Azarias, la bénédiction du Très-Haut et l'admiration du peuple, au temps de la captivité de Babylone ?

— Dieu sans doute parle par votre bouche, et vos discours sont pleins de sagesse, répondit Rachel visi-

(1) Djebba, robe étroite, sans taille et sans manches.

blement embarrassée; mais certainement aussi de méchantes langues ont exagéré les torts de ces pauvres enfants? Du reste, mon oncle, je vous promets de leur faire des représentations, et j'espère obtenir de leur tendresse pour moi...

— Essaie, dit Abraham en hochant la tête; mais si es représentations sont insuffisantes, emploie des moyens plus vigoureux; au besoin, je suis là, Rachel, pour ramener les enfants dans le devoir, et mon zèle ne te fera pas défaut lorsque tu y auras recours; ton sexe est faible, ma fille, et la tendresse des mères les rend presque toujours aveugles sur le compte de leurs enfants.

— Merci de vos offres de service, mon oncle; mais j'espère n'en avoir pas besoin. Yssachar et Benjamin sont un peu dissipés, il est vrai, mais leur cœur est excellent, et lorsque mon cher Ruben retournera parmi nous, il aura lieu d'être satisfait de sa femme et fier de ses enfants.

— Qu'il en soit ainsi! » répondit Abraham, évidemment mécontent des paroles de Rachel.

Et il sortit grave et soucieux, comme il était entré.

A peine le vieillard fut-il hors de la maison, que Rachel frappa deux coups dans ses mains, et Judith, sa servante, se montra aussitôt à la porte de la chambre.

« Appelle Yssachar et Benjamin, dit la maîtresse, et qu'ils se rendent de suite auprès de leur mère.

— Les jeunes maîtres sont sortis un moment après l'arrivée du vénérable Abraham, répondit Judith.

— C'est bien, dit Rachel en donnant sa main à baiser à la jeune fille, continue ton ouvrage, mon enfant. »

Judith s'assit sur le tapis, tandis que sa maîtresse, enfoncée dans ses coussins, rêléchissait tristement à la scène qui venait de se passer.

II

Les Juifs de Constantine étaient encore à cette époque ce qu'on les a vus parmi nous au quinzième siècle : des hommes bafoués, honnis de tous, méprisés par les mahométans à l'égal de la brute elle-même, car le seul mot de youdi (juif) est encore la plus grande injure qu'un Arabe puisse adresser à un autre homme; et cependant, supérieurs à leurs maîtres par leur industrie, leur activité et leur intelligence même, ils accaparaient peu à peu les richesses du pays, tout en simulant toujours l'indigence, de peur d'être frappés par le despote d'une de ces contributions qui portaient souvent le désespoir dans leur âme et la ruine dans leur maison. Nation à part au milieu des autres nations, n'ayant rien appris ni rien oublié, ne possédant ni ville ni campagnes, toujours étrangère au milieu des peuples avec lesquels elle conserve religieusement ses lois, ses mœurs et son culte, et, comme cette loi mosaïque, bien moins parfaite que l'Evangile, mais bien supérieure aussi aux règles grossières et sensuelles du Koran, laisse à la femme quelque chose de sa dignité naturelle, le sort des Juives en Algérie est bien moins misérable que celui des femmes mauresques ou bédouines. — Celles-ci sont réduites à l'esclavage le plus dégradant, vendues comme un vil bétail, répudiées sans aucun prétexte. Prisonnières dans leur propre maison, leur vie se passe dans des disputes continuelles avec leurs

rivales, jusqu'à ce que le maître réduise tout le monde au silence par l'emploi des moyens les plus grossiers. Êtres abrutis à force d'humiliation, ignorantes de toutes les choses d'ici-bas, et plus encore des espérances d'une vie meilleure, elles végètent dans la maison ou sous la tente de leur mari, sans pensées, sans réflexions intelligentes. Pauvres femmes! d'autant plus à plaindre, qu'elles sont incapables de comprendre l'étendue de leur malheur! Les Juives, au contraire, quoique fort ignorantes aussi, et traitées bien moins honorablement que les femmes chrétiennes, bénéficient cependant en quelque chose de cette parole de la Genèse : « Dieu donna à l'homme une compagne semblable à lui. » Leurs maris ne peuvent les répudier que pour des fautes graves; ils n'ont le droit de leur donner une rivale que dans le seul cas d'une stérilité constatée par dix ans de mariage; elles sortent librement, le visage découvert, vont adorer Dieu dans la partie du temple qui leur est réservée, et peuvent espérer aussi bien que leurs maris le bonheur de trouver place un jour dans le ciel, au sein de leur père Abraham.

Rachel était peut-être supérieure encore aux autres femmes de sa nation par l'intelligence et l'activité : mariée jeune à Ruben ben Kouthkali, riche marchand de la ville, elle s'était fait aimer de lui par sa douceur et ses vertus, plus encore que par sa rare beauté; aussi, lorsque Ruben partit de Constantine pour une affaire de commerce qui exigeait sa présence à Tunis, il n'hésita pas à confier l'éducation de ses enfants et le soin de sa maison à la femme qu'il chérissait. Malheureusement pour Rachel, l'absence de Ruben se prolongeait au delà de leurs prévisions et la faiblesse de la mère encourageait la paresse et la dissipation des deux jeunes gens.

En se rappelant les mille petites circonstances de la vie oisive de ces fils trop aimés, Rachel sentait bien que le vieil Abraham n'était que juste lorsqu'il se montrait mécontent de la conduite de ses neveux, mais il lui était trop pénible d'avouer des torts qu'elle eût voulu pouvoir se cacher à elle-même, et elle n'accueillait pas sans aigreur les avis de cet homme que l'on appelait sage dans Israël. Néanmoins, dès qu'il se fut éloigné, elle repassa dans son esprit tout ce qu'il venait de lui dire, et résolut d'en faire son profit.

Le soleil se cachait derrière le Coudiat-aly, les Arabes allaient se livrer aux jouissances que permet le rhamadan, et les fils de Ruben n'étaient point rentrés chez eux. Rachel, inquiète et troublée, attendait à la lucarne de son cabinet, la seule qui donnât sur la rue, l'arrivée de ses enfants, observant avec soin, pour en tirer un augure favorable, le vol des cigognes, qui commençaient à construire leurs nids sur les toits d'alentour. Enfin, malgré l'obscurité qui voilait déjà tous les objets environnants, elle distingua la taille élégante d'Yssachar, et la forme frêle, mais gracieuse, de Benjamin; ils s'avançaient tous deux les bras entrelacés. Le cœur de la mère battit d'orgueil et d'amour, et ce ne fut qu'avec de grands efforts qu'elle parvint à se composer un visage sévère.

« D'où venez-vous? dit Rachel du ton le plus glacial qu'elle pût emprunter.

— Mère, pourquoi n'embrasses-tu pas ton Benjamin? dit d'une voix émue le plus jeune des deux frères, bel enfant aux joues purpurines, aux yeux noirs et veloutés.

— Parce que mes fils, loin de faire la consolation de ma vie, comme j'avais le droit de l'espérer, me causent, au contraire, de grands chagrins, et qu'aujourd'hui même leur conduite légère et dissipée m'a valu de graves reproches de la part du sage Abraham. Yssachar leva les épaules.

— Je me suis douté du but de la visite de ce vieil hypocrite, dit-il; mais, ce que je n'aurais jamais cru, c'est qu'une femme tendre et sensée pût ajouter foi à ses discours. Ne sais-tu pas, mère, que ce prétendu sage n'a pas de plus grand plaisir que de mettre le trouble dans les familles et de blâmer à tort et à travers la conduite des jeunes gens, qu'il envie au fond de son cœur. Aussi ai-je grand soin de me sauver du plus loin que je l'aperçois.

— Et moi de même, dit Benjamin; ne l'écoute pas, mère, et embrasse tes enfants.

— Non, répondit Rachel d'un ton déjà radouci.

— Vraiment oui, et tout de suite, » reprit Yssachar.

Et, enlaçant la Juive de ses bras nerveux, il approcha son front large et pur des lèvres vermeilles de Rachel entièrement désarmée, et déroba pour ainsi dire le baiser maternel.

« Oh ! de grâce, conduisez-vous mieux à l'avenir, dit la Juive attendrie, en pressant ses deux fils sur son cœur.

— Sois tranquille, mère, répondit l'aîné d'un ton railleur; quand nous aurons, comme Abraham, la barbe blanche et la face ridée, quand nos dents tomberont une à une, et que nos jambes affaiblies porteront à peine notre corps chancelant, nous serons aussi sages que lui, je l'assure. »

Il dit, et l'embrassa de nouveau; et la pauvre mère, plus aveugle que jamais, s'endormit ce jour-là heureuse et rassurée.

III

Deux ans s'étaient écoulés et tout avait changé de face à Constantine. Les Français étaient maîtres de la ville; Achmet-bey, errant et fugitif, expiait par la pauvreté et par des humiliations de tout genre son luxe mal acquis et ses cruautés révoltantes; les Juifs, si longtemps honnis et tyrannisés, relevaient la tête, car les nouveaux vainqueurs traitaient les Israélites à l'égal des Maures et des Arabes; et même, trouvant en eux plus de bonne volonté et d'aptitude, ils les employaient de préférence, pour certaines fonctions exigeant de l'intelligence et du savoir-faire; aussi, il fallait voir avec quelle insolence un grand nombre de Juifs traitaient maintenant leurs anciens maîtres. Quelques Israélites même paraissaient admis dans l'intimité de certains colons nouvellement établis à Constantine, et faisaient avec eux des affaires commerciales. De ce nombre étaient Yssachar et Benjamin ben Koutchali, les deux fils de Rachel. C'était du moins le motif qu'ils donnaient à leur mère pour justifier leurs longues absences de la maison paternelle et leurs fréquentes demandes d'argent. La pauvre Juive soupirait tout bas, car elle avait en vain essayé les conseils et les reproches; ses douces représentations n'avaient servi qu'à éloigner davantage encore ces enfants ingrats, pour lesquels elle eût donné avec joie son sang et sa vie; le bandeau, dont l'excès de sa tendresse avait couvert ses yeux, se détachait peu à peu et lui laissait apercevoir les vices du cœur cachés sous de gracieuses enveloppes.

Cependant Ruben n'arrivait point, on ne recevait de lui aucune nouvelle, et peut-être même Rachel, à son insu, redoutait-elle maintenant le retour de son mari, à cause des reproches qu'il aurait pu lui faire. Ce n'était plus cette femme au teint fleuri, aux membres potelés; le chagrin avait amaigri son corps et sillonné son visage de rides précoces; ses grands yeux noirs étaient ternis par les larmes, et sa main, si habile à manier l'or et la soie, ne s'occupait alors que de travaux grossiers; car sa fortune ne lui permettait plus d'avoir des femmes de service. La djebba de cotonnade et le kaïck de laine commune remplaçaient pour elle les vêtements de brocart, et jusqu'à la sarma (1) d'or des jours de fête, tout avait été vendu pour fournir aux folles dépenses de ses enfants. A la vérité, le vieil Abraham lui avait offert son secours pour faire rentrer dans le devoir les fils de Ruben; mais il était si absolu dans ses principes, si sévère dans ses corrections, que la Juive ne pouvait se résoudre à lui confier la direction de ses enfants trop aimés.

Un matin la pauvre Rachel pleurait amèrement dans sa maison solitaire, que depuis trois jours ses fils n'avaient pas visitée, lorsqu'on frappa à la porte. Elle courut palpitante tirer le verrou, toute prête encore à presser sur son cœur les ingrats qui lui causaient tant de chagrins; mais, au lieu des frais visages d'Yssachar et de Benjamin, ce fut la figure rigide du vieux Juif qui lui apparut par le vasislas. La vue d'un spectre n'aurait pas effrayé davantage la pauvre créature, que l'aspect inattendu de ce sage d'Israël. Elle ouvrit néanmoins d'une main tremblante, et salua jusqu'à terre l'oncle de son mari. Mais lui, droit et raide sur le seuil de la porte :

« Tes fils viennent d'être ramassés ivres-morts au coin de la rue des Mouches, dit-il d'une voix lente et solennelle; le jeu et la débauche ont englouti leur fortune, la débauche et l'intempérance consumeront leur corps. Sois maudite, fille d'Azariel, toi qui n'as pas su élever sous les yeux de Dieu les fils qu'il t'avait donnés ! sois maudite avec eux et par eux !

— Grâce ! grâce pour mes enfants ! » cria la pauvre femme se prosternant jusqu'à terre et d'une voix entrecoupée de sanglots.

Et saisissant convulsivement le burnous d'Abraham, elle répétait avec désespoir :

« Grâce pour eux ! grâce pour eux !

— Ni pour eux ni pour toi, malheureuse, répondit le vieillard d'une voix inflexible. Le grand prêtre Héli ne fut-il point condamné pour les crimes de ses fils qui moururent avant l'âge, et lui-même ne périt-il pas misérablement en punition de sa faiblesse ? Tel est le sort qui t'attend, fille d'Azariel; je t'ai prévenue, et tu n'as pas tenu compte de mes avertissements; l'heure de la miséricorde est passée, celle de la vengeance approche, malheur à eux ! malheur toi ! »

Et refermant la porte sur lui, il abandonna la pauvre Juive, encore prosternée sur le seuil.

IV

Le jeu avait entièrement ruiné les deux jeunes

(1) *Sarma*, espèce de bonnet élevé, fabriqué avec des fils d'archal et orné de voiles et de dentelles.

israélites, ils avaient dévoré en moins de deux ans l'héritage de leur père et les économies de la malheureuse Rachel, et leur soif de plaisir, loin de s'apaiser dans leurs excès, se montrait toujours plus ardente. Rien ne calmait leurs passions effrénées; pour les satisfaire ils vendirent la maison paternelle, ils sacrifièrent jusqu'à leur propre mère, obligée désormais de vivre du travail de ses mains ou de la charité publique. Il est vrai que dans les rares moments où la raison et la conscience parlaient plus haut que leurs penchants déréglés, ils se reprochaient amèrement leur ingratitude et formaient le projet de venir aux pieds de Rachel implorer un pardon qu'ils étaient trop sûrs d'obtenir; mais il eût fallu en même temps changer de vie, et ils se berçaient toujours de l'espoir que le jeu, si inconstant dans ses hasards, leur rendrait bientôt au moins une partie des biens qu'il leur avait enlevés. Mais la fortune, rebelle à leurs désirs, semblait mettre à les fuir le même acharnement qu'ils montraient à la poursuivre.

Enfin, après avoir perdu jusqu'à leur dernier dourou (1), les deux misérables n'eurent plus d'autre ressource que de se placer comme domestiques chez des colons français; mais leur passion dominante était toujours pour eux un maître plus absolu que ceux auxquels ils avaient vendu leur liberté. Les salaires de chaque mois, que des fils moins dénaturés seraient venus offrir à la pauvre mère qu'ils avaient réduite à la mendicité, étaient consumés en quelques heures dans d'infâmes tripots; un jour même, l'aîné des deux frères ne pouvant résister à la pente fatale qui l'entraînait si rapidement dans l'abîme, s'empara dans la boutique de son maître d'une pièce de calicot qu'il vendit à vil prix à l'un de ses coreligionnaires. Le vol ne tarda pas à être découvert, et Yssachar fut condamné par la justice française à trois mois d'emprisonnement. La pauvre Rachel ignora longtemps cette honte; ses fils évitaient si soigneusement sa présence, que ce n'était que de loin et à de rares intervalles qu'elle parvenait à les apercevoir.

Peu de temps après, les deux jeunes Israélites entrèrent au service d'un marchand provençal dont le magasin de nouveautés, récemment établi sur la place du Gouvernement, presque à l'entrée du palais, offrait aux dames françaises des toilettes et des objets de luxe qu'on pouvait s'étonner de trouver déjà dans une ville d'Afrique si éloignée du littoral. M. R... était aussi marchand de vins en gros, et il avait pour ce commerce une autre maison dans une rue voisine.

Yssachar et Benjamin étaient employés à porter les marchandises, et leur salaire était assez élevé pour leur permettre de subvenir largement à tous leurs besoins réels, mais la débauche leur en avait créé de factices qu'aucune fortune n'aurait pu satisfaire, et les malheureux jeunes gens déroberaient à leur maître plusieurs paniers d'un vin de champagne de grande valeur. M. R..., arrivé depuis peu de temps en Afrique, croyait que ce larcin ne serait puni que par quelques mois de prison, et c'était là en effet le châtiment qu'un tribunal français eût infligé aux coupables; mais, hélas! les deux frères étaient Juifs algériens, et, cette fois, l'affaire fut renvoyée au kaïd.

La sentence que prononça le magistrat musulman fit pâlir d'horreur l'honnête colon; Yssachar, qui déjà avait été poursuivi pour vol, fut condamné à mort, et Benjamin à recevoir cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds.

M. R..., au désespoir du résultat de sa déposition, fit tous ses efforts pour obtenir la révocation d'une sentence si cruelle; il courut chez le kaïd et le supplia de lui accorder la grâce des deux Juifs, ou au moins de modifier la peine; mais celui-ci répondit qu'elle était conforme à la loi, et qu'il ne pouvait revenir sur un jugement prononcé. Le négociant espéra alors que le général commandant, après avoir entendu les explications qu'il se proposait de lui donner, n'hésiterait pas à casser la sentence du kaïd, il se rendit en toute hâte au palais, mais le général était à Sétif pour deux ou trois jours, et M. R... rentra chez lui triste et découragé.

V

Il était déjà presque nuit, et c'était le lendemain que devait être exécutée la fatale sentence.

Rachel, triste et malade de privations et de chagrin, se tenait dans ce moment accroupie sur l'escalier du minaret (1), qui s'élevait au milieu de la place de la Brèche. Elle réchauffait aux derniers rayons d'un soleil de décembre ses membres à moitié nus, lorsqu'une voix presque sépulcrale la fit soudain tressaillir. C'était encore le vieil Abraham, mais plus sombre, plus implacable que lors de sa dernière visite à sa pauvre nièce.

« Femme, dit-il avec un accent terrible, est-ce pour voir de près l'exécution de ton fils, de ce misérable à qui ta faiblesse et ton aveuglement vont demain coûter la vie, que tu viens dès ce soir retener ta place en ces lieux ? »

— Que dites-vous ? s'écria la pauvre Juive bondissant comme une biche dont un chasseur aurait ravi le faon... mon enfant ?... une exécution ?... au nom du Dieu de nos pères, expliquez-vous, mon oncle !

— Je t'avais prédit que l'heure de la vengeance céleste approchait; elle est arrivée maintenant, plus sanglante que je ne l'avais prévue; tu es maudite, fille d'Azariel, tu es maudite, toi et les fruits de tes entailles. »

Et s'éloignant aussitôt, il se confondit dans la foule des bédouins qui retournaient de la ville.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! que vient-il de dire ? s'écria la pauvre Rachel moitié morte d'effroi.

— Juive, répondit une vieille négresse qui venait d'entendre le discours d'Abraham, es-tu donc la mère d'Yssachar et de Benjamin ?

— Certainement je suis leur mère, dit Rachel.

— Eh bien, Juive, tes fils ont volé leur maître, et ils ont été condamnés, l'un à perdre la tête, l'autre à recevoir la bastonnade.

— Yssachar ! Benjamin !... où êtes-vous ? cria Ra-

(1) Le minaret de la place de la Brèche, sur lequel les Français avaient gravé ces mots : *Aux braves, morts devant Constantine en 1836 et 1837*, s'est écroulé depuis quelque temps déjà; on l'a remplacé par une fontaine.

(1) *Dourou*, pièce de cinq francs.

chel, folle de désespoir... Yssachar ! Benjamin ! mes fils bien-aimés !... Oh ! ne craignez rien... je vous défendrai contre le chiaoux, contre les Français, contre les Arabes... je vous défendrai contre tous !... »

Et la pauvre mère, les cheveux épars, les vêtements en lambeaux, hurlant de douleur et de rage, courut comme une insensée de la place de la Brèche jusqu'à celle du Gouvernement. Ceux qui passaient auprès d'elle la regardaient avec surprise; les Juifs s'arrêtaient pour se questionner entre eux, les Arabes continuaient gravement leur route, ne trouvant pas de leur dignité d'homme de s'émouvoir pour les cris et les sanglots d'une femme. Ni les uns ni les autres ne témoignaient aucune compassion pour cette pauvre créature. Une sœur de charité remontait alors l'escalier qui conduit de la porte de l'Eglise à la place du Gouvernement; elle arriva juste au moment où la Juive, épuisée de fatigue et de douleur, tombait affaissée sur elle-même à la porte du magasin de M. R..., où elle avait aperçu quelquefois ses deux fils.

« Qu'as-tu, pauvre femme ? dit la sœur, en mauvais arabe, mais avec un accent plein de douceur et de bienveillance, à la Juive qui se tordait à terre comme un serpent mutilé.

— Ils m'ont dit qu'on allait tuer mes enfants ! balbutia-t-elle au milieu des sanglots... Mes enfants ! mon seul trésor... Yssachar ! Benjamin ! où êtes-vous ?

— Ah ! pauvre infortunée ! s'écria la sœur qui avait appris de madame R... elle-même le malheureux résultat de la plainte portée contre les deux frères. Pauvre infortunée... ne peux-tu donc rien pour eux ?

— Rends-moi mes fils ! rends-moi mes fils ! criait Rachel avec désespoir.

— Que ne puis-je te les rendre en effet ! s'écria la religieuse en serrant dans ses bras, en pressant sur son cœur la malheureuse mère qu'elle venait de relever.

Pendant quelques minutes la chrétienne et la Juive, la jeune vierge consacrée au Seigneur et la femme méprisée et abandonnée de tous confondirent leurs larmes; puis la sœur dit d'une voix émue :

« Tente un dernier effort, pauvre créature; viens, allons trouver le général, lui seul peut accorder la grâce de ton fils, et peut-être se laissera-t-il fléchir par le désespoir d'une mère. »

Rachel cessa tout à coup ses gémissements et ses cris, elle réfléchit un instant, étourdie, presque hébétée, comme une personne qui se réveille au milieu d'un cauchemar terrible.

« Qui que tu sois, dit-elle enfin, ange ou mortelle, sois bénie pour la compassion que tu me témoignes ! Je suivrai ton conseil, j'embrasserai les genoux du général.

— Hâte-toi donc, dit la sœur, en la conduisant à la porte du palais, car la nuit approche et le temps presse. »

La sentinelle laissa passer les deux femmes, elles pénétrèrent sans difficulté dans la grande galerie latérale aux jardins. Un homme de bonne mine, le front ceint d'un turban de mousseline blanche, le corps enveloppé d'un manteau rouge, s'y promenait paisiblement, la main appuyée sur son large cimeterre. La Juive tressaillit à son aspect, car cet homme à l'air grave et presque majestueux, n'était autre que le bourreau.

• Pouvons-nous parler au général ? demanda la

sœur à un domestique en livrée qui descendait en ce moment de l'étage supérieur.

— Le général n'est pas encore de retour.

— O mon Dieu !... il serait si nécessaire que nous pussions le voir aujourd'hui même ! s'écria la religieuse presque aussi tremblante que la Juive. On m'avait assuré qu'il devait revenir aujourd'hui.

— Si ma sœur veut attendre ici, elle en est la maîtresse, dit le domestique en lui offrant un escabeau de bois qu'il alla chercher dans une des salles basses. Il est possible que le général rentre de bonne heure ce soir, car il doit repartir demain matin pour El-Arouch.

— Il ne faut pas manquer cette occasion unique, » dit la religieuse en s'asseyant et en prenant son chapelet à la main, pour calmer par la prière l'agitation de son âme. Mais en vain roula-t-elle entre ses doigts les grains du saint rosaire, en vain prononça-t-elle à voix basse la salutation angélique, son esprit ne pouvait se détourner un seul instant du but de sa démarche, ses yeux et ses oreilles demeuraient constamment aux aguets; le frôlement des branches d'arbre agitées par le vent, le moindre bruit de pas dans ces grandes galeries ouvertes à tant de gens, la faisaient tressaillir d'espérance et de crainte. Quant à la malheureuse Juive, accroupie sur les dalles de marbre, la tête cachée entre ses mains, ensevelie dans cet affaissement des facultés intellectuelles qui suit presque toujours les crises violentes, une espèce de somnolence s'était emparée de ses sens, l'excès de la fatigue faisait trêve à celui de la douleur.

Cependant les minutes, les heures s'écoulèrent, et le général n'arrivait point. Sœur Alphonsine vit avec effroi la nuit confondre dans une teinte grisâtre les peintures aux vives couleurs qui décoraient les murs, les fleurs et la verdure du jardin; puis, la lune s'élevant peu à peu, éclaira de nouveau tous ces objets de sa douce et triste lumière, prêtant aux galeries de marbre, aux larges arcades, l'aspect magique d'une décoration de théâtre. Alors la cloche de la prière tinta pour la dernière fois, annonçant l'heure du repos. La religieuse comprenait que ses compagnes étaient en peine sur son compte, car le règlement la rappelait depuis longtemps à l'hospice; mais pouvait-elle abandonner cette pauvre femme dont le salut dépendait peut-être de quelques minutes d'attente ?

Dans ce moment un bruit de voix et de pas se fit entendre au loin, sœur Alphonsine se leva spontanément, pensant que l'arrivée du général pouvait seule occasionner ce mouvement... Hélas ! c'étaient des soldats du poste voisin venant relever les sentinelles. Le caporal qui commandait cette petite troupe s'approcha des deux femmes, les regarda avec surprise et les engagea à se retirer, parce qu'on allait fermer la porte. Ces paroles furent répétées en arabe par un interprète; cependant la Juive demeura immobile et comme privée d'intelligence. Alors sœur Alphonsine la prit doucement par le bras, et, le cœur gros de soupirs et de regrets, l'entraîna au couvent, où la pauvre mère passa une de ces nuits affreuses dont chaque minute compte dans la vie comme un temps incommensurable.

VI

Le lendemain, au point du jour, la religieuse et la

Juive étaient assises toutes deux sur le seuil de la porte du palais, attendant dans une indicible angoisse le lever du général. Chaque instant qui s'écoulait ajoutait une torture à leurs souffrances, car l'exécution devait avoir lieu à neuf heures du matin, c'était donc par minutes qu'il fallait compter maintenant.

Cependant un mouvement inaccoutumé se faisait remarquer dans la ruelle qui conduit au palais. Des soldats passaient et repassaient, faisant des préparatifs de départ.

Enfin, la porte s'ouvrit, les dalles résonnèrent sous les éperons dorés, et plusieurs officiers parurent sur le seuil.

« Grâce ! grâce ! » cria Rachel se précipitant aux genoux de celui qui lui paraissait le plus élevé en grade et baisant ses pieds à plusieurs reprises ; grâce pour mon fils !

— Que veut cette femme ? » dit l'officier en essayant de la relever et cherchant des yeux un interprète.

Sœur Alphonsine s'approcha de la pauvre mère.

« Ce n'est pas le général, » lui dit-elle les larmes aux yeux.

Puis s'adressant à l'officier supérieur qui ne comprenait rien à cette scène :

« Pour l'amour du ciel, monsieur le commandant, lui dit-elle, faites-nous parler de suite au général.

— Il n'est pas ici, ma sœur ; nous l'attendions cette nuit, mais nous venons au contraire de recevoir l'ordre d'aller le rejoindre à Sétif. »

Et, se dégageant avec peine des bras suppliants qui l'enlaçaient, il s'élança à cheval et partit au galop.

Rachel jeta un cri de désespoir et de rage, et tandis

que la religieuse restait comme accablée par la perte de cette dernière espérance, la Juive se releva de toute sa hauteur, le visage livide, les yeux étincelants comme ceux d'une tigresse furieuse, elle poussa un cri sauvage et tomba inanimée entre les bras de la bonne sœur.

VII

Quelques heures plus tard la tête du bel Yssachar ben Koutchkali roulait dans la poussière ; son frère, plus à plaindre encore, subit l'atroce bastonnade. On apporta à l'hospice le corps de Benjamin, et les yeux même de sa mère n'auraient pu reconnaître dans cette masse informe, quoique palpitante encore, la taille élégante de l'adolescent dont elle avait si souvent admiré la bonne grâce. En vain les religieuses essayèrent-elles de rappeler à la vie le pauvre supplicié, tous leurs efforts furent inutiles, il expira au milieu d'affreuses douleurs. Heureusement pour Rachel, la raison l'avait abandonnée avec l'espérance de sauver ses fils.

Personne ne sut jamais ce qu'était devenu Ruben ben Koutchkali. Quant à Abraham, il ne s'enquit même point de sa nièce folle et infirme ; mais les bonnes sœurs de charité prirent soin de cette pauvre femme jusqu'à la fin de ses jours, et quand la mort vint enfin terminer ses souffrances, sœur Alphonsine lui ferma les yeux en priant le Dieu de toute miséricorde de pardonner dans l'autre vie à la mère infortunée et aux enfants coupables qu'il avait punis si rigoureusement dans ce monde.

Comtesse DE LA ROCHE.

DIANE DE MONTCLAIR

HISTOIRE DU SIÈCLE DERNIER.

I

LA VEILLERIE.

Ce n'était pas dans une simple étable et à l'odeur du fumier que se tenait la veillée ou *veillerie* chez mère Jacqueline, mais bien dans une chambre spacieuse, ornée d'un vaste buffet en bois de chêne, d'un coucou bariolé qui faisait à grand bruit monter et descendre alternativement ses poids de fer, de bonne vaisselle en faïence peinte bleue et jaune, et de quelques enluminures représentant des saints, et le Petit-Poucet en compagnie du Juif errant. Chez mère Jacqueline, il y avait tout le luxe que pouvait se permettre, au dix-huitième siècle, une bonne paysanne, et surtout le luxe de la propreté. Jacqueline, veuve d'un sergent aux gardes françaises, avait été la nourrice du jeune comte Henri de Verville, le fils du seigneur de

l'endroit, et elle était pour cela, ainsi que pour ses excellentes qualités, tenue en honneur parmi les habitants du village de Montilly, au pays normand. Le temps n'avait pas affaibli la tendresse qu'elle portait à Henri ; c'est tout au plus si elle aimait mieux son propre fils Pascal et sa propre fille Tiennette, et elle disait souvent, par une douce illusion de son cœur : « Mes trois enfants, » sans que personne s'avisât de la contredire. De ses fenêtres à étroits losanges, on apercevait au loin une longue allée de peupliers ; cette allée, en se perdant vers la limite extrême de l'horizon, menait à un château d'un beau style renaissance, le château de Lerneil : c'est là que vivait Henri ; et chaque matin en s'éveillant, la première pensée de la mère Jacqueline était d'aller jeter un regard sur cette ligne de peupliers, au delà de laquelle il y avait le château, le château où était Henri de Verville !

Mais en ce moment nous sommes à la veillée, et il faut voir avec quel empressement on s'y est rendu et comme on trouve moyen de travailler et de babiller tout à la fois, à la lueur économique d'une chandelle qui s'épanouit dans son grand flambeau de fer battu. Pascal, plus affairé que causeur, raccommode à grands coups de marteau le coutré de sa charrue; Tiennette file au rouet, et plus d'un gars admire sa façon gracieuse de tenir la quenouille et d'amincir le chanvre entre ses petites mains. La roue tourne avec un ronron de chat; le fil mouillé habilement s'allonge sans fin; au bout du fil, Tiennette met sa chanson, une chanson de circonstance :

« Bonjour, les Rois,
Jusqu'à douze mois,
Douze mois passés,
Rois, revenez.
Charge pommier,
Charge poirier,
A chaque petite branchette,
Tout plein ma grande pouchette. »

Mère Jacqueline tricote, et le bas qu'elle fait pour M. le recteur sera solide, vous pouvez m'en croire. Voisins et voisines, disposés en groupes, sont occupés également; et, comme nous l'avons dit, il y a sous ce chaume un bruit de voix qui étoufferait le carillon de l'église. C'est qu'aussi l'on est à la veille de la fête des Rois, une grande affaire dans le petit village de Montilly.

Il s'opéra un certain mouvement de respect lorsque entra le compère André, le collecteur de taxes, un homme sec et jaune comme du parchemin, chiffre vivant qui joignait à ses habitudes de parcimonie très-connues quelque chose d'observateur et de sarcastique; si bien qu'on redoutait également sa griffe à l'endroit des écus, et sa langue à l'endroit des réputations. André souffla soigneusement sa lanterne, qu'il posa sur le buffet, prit un escabeau et alla s'installer près de la maîtresse du logis; ensuite il puisa une petite pincée de tabac dans sa boîte de corne, qu'il ne fit qu'entr'ouvrir et replongea aussitôt dans les profondeurs de sa veste de ratine. Promenant alors son regard sur l'assemblée, il dit, d'une voix qui avait l'agréable sonorité d'un morceau de bois qu'on casse en deux :

« Ah! ah! les enfants, vous voilà tous au poste, tous à travailler... sauf ceux qui se croisent les bras. C'est bien !

— Tous, voisin? non pas, dit Jacqueline en soupirant; il y en a d'aucuns qui ont attrapé de mauvais coups dans la bataille de la *Soulle*...

— Oui, oui, je sais; Anselme Criquet, Jean-Pierre le vacher, Jean-Colas le gardeur de pores, Gervais le charretier, Malot le maçon, et Eustache Ducroq le charron. Ma foi! tant pis pour eux. Ils avaient disputé ferme et conquis ce ballon de la *Soulle* avec ses grands rubans, c'était assez; pourqu'on ont-ils nargué, le jour du marché suivant, les gars de Bazouque et de Coligny?... Il y a eu une batterie, et cette fois on s'est tapé pour de bon.

— Dam!, m'sieu André, sauf votre respect, dit Pascal interrompant sa besogne, faut pas tant s'étonner de la chose, c'est l'usage du pays.

— L'usage! l'usage!... répéta le collecteur de

taxes, qui avait de la lecture et était un peu philosophe; te voilà bien comme les autres, toi!

— Et vous, m'sieu André, répliqua Pascal, je vous reconnais bien; si vous étiez né *natif* de notre endroit, vous ne vous moqueriez pas toujours de ce qu'on y croit.

— Je n'en suis pas, dit le collecteur, et je m'en félicite.

Il huma une seconde prise de tabac.

« Tant il y a, dit le fils de Jacqueline, que Jean-Colas n'aurait pas attrapé ce horion et ne serait point en danger de trépasser s'il n'était venu au monde avec une veine très-bleue à la naissance du nez. Vous savez, c'est mauvais signe. »

Le collecteur de taxes haussa les épaules en murmurant :

« O ignorance crasse! ô superstition barbare!... »

Puis se tournant vers Jacqueline, pour rompre la conversation :

« Voisine, vous faites là une fameuse paire de bas pour notre brave recteur.

— Oui, je crois qu'il sera content, ce pauvre cher homme.

— Il n'est pas à plaindre!... Voilà aussi bientôt le temps où il recevra la *Pachré* (1), et les paroissiens le soignent toujours comme il faut.

— C'est bien juste, dit Tiennette; il bénit nos moissons.

— Tiens! la fillette retrouve sa langue. Bonsoir Tiennette, mon petit bouton d'or. »

Tiennette s'inclina en silence. La gaieté générale avait perdu de son entrain; chacun craignait l'humour caustique d'André.

Un grand garçon entra bruyamment en secouant son chapeau rond orné d'un ruban rouge.

« Jean-Pierre! s'écria-t-on. Comment! tu es guéri?..

— Oui, oui; le sorcier m'a baillé un fameux remède de verveine et de fleurs cueillies le jour de la Saint-Jean. Il connaît la recette; il la tient d'un *Gobelin* (2) qui est fameusement malicieux.

— Voyons, voyons, dit André, qu'est-ce que tu viens annoncer, avec ta bouche grande ouverte?

— Une bonne nouvelle et qui fera plaisir tout de même à mère Jacqueline. Comme je longeais la haie qui borde mon *héritage* (3), v'là que j'ai aperçu auprès de la grille du château, monseigneur le comte de Verville qui se promenait tout doucement, de l'air d'un homme qui pense tout seul. Il m'a avisé et m'a dit : « Tu vas au village? — Oui, monseigneur, ai-je fait. J'y retourne incontinent. — Eh bien, entre chez Jacqueline et dis-lui que je vais me rendre chez elle pour faire les *Coulines* (4) avec ses amis. »

Un cri d'enthousiasme répondit à cette nouvelle. On entendit ensuite Jacqueline qui disait :

« Mon bon p'tiot! ça ne m'étonne pas de sa part. Il a toujours eu le même cœur pour sa nourrice. La

(1) Espèce de tribut qu'on payait, le dimanche de Pâques, à l'église et même au maître d'école. Il consistait en pièces de monnaie, ou simplement en œufs.

(2) Le *Gobelin* était, au dire des paysans, un génie familier.

(3) Champ ou propriété.

(4) Les *coulines*, brandons de paille enflammés avec lesquels on courait les champs, la veille des Rois.

grandeur ne l'a pas gâté. Quoiqu'il ait un beau château comme il n'en existe pas de plus beaux dans toute la Normandie, il ne dédaigne pas la chaumière et le paysan.

— Oui, oui, fronda André, il veut être populaire.

— Père André, je vous passerai tout, mais respect à mon *fieu*.

— Je le respecte ; mais ça ne m'empêche pas de penser que le jeune seigneur est très-évanoué, et que les choses n'iraient pas très-bien chez lui si, pour son salut, il n'avait à la tête du château madame la vicomtesse Diane de Montclair, veuve à vingt-deux ans du premier sénéchal de la province ; une femme qui a de la raison, de la sagesse, de l'ordre pour son cousin. Orphelin comme il s'est trouvé si jeune, c'a été pour lui une fière chance d'être gardé à vue par une personne aussi vertueuse.

— Très-bien ! dit Jacqueline. Je vous prends, mon voisin, à penser du bien de quelqu'un. Pourquoi n'êtes-vous pas aussi favorable à mon Henri ?

— Pourquoi?... pourquoi?... répéta en grognant le collecteur de taxes. D'abord, un jour, dans une grande chasse, il a traversé mon champ à cheval avec tous ses amis, et ils m'ont dévasté ma récolte...

— Qu'on vous a payée au double.

— Ça ne fait rien, ce qui est perdu est perdu ; puis, je n'aime pas les gentilshommes qui passent leur vie à ne rien faire et à bâiller dans leurs châteaux.

Cette discussion se fût prolongée sans doute, si celui-là même qui en était l'objet ne fût apparu au seuil de la porte. Chacun se leva à son aspect. Mais lui, sans prendre garde à cette marque d'hommage, il alla tout droit à mère Jacqueline, qu'il embrassa sur les deux joues, tandis que la bonne femme essuyait une larme d'émotion, et il appliqua sur l'épaule de Tiennette une petite tape d'amitié.

C'était un beau jeune homme de vingt et un ans, à la taille noble et bien prise, au visage régulier, un peu pâle, mais plein d'une dignité qui n'excluait pas un sourire familier. Il était vêtu d'une petite houppelande polonoise bordée de fourrure, portait des bottes longues et tenait une cravache. Son tricorne n'avait aucun galon ni ornement.

« Ah ça, mes enfants, dit-il, j'espère que vous avez fait vos préparatifs pour courir les champs ? Je veux vous donner l'exemple en me mettant à votre tête, et nous verrons qui de nous aura meilleur pied. Je nomme Pascal mon aide de camp.

— Merci, monseigneur !... dit Pascal ; je ne bouderai pas à la course.

— Oh ! tu es un vrai lièvre, toi. Quant à Jean-Pierre, je le dispense de courir, car il faut qu'il achève de se remettre.

— Soyez tranquille, monseigneur, dit Jean-Pierre ; et je suis bien content que vous soyez avec nous, parce que si nous venions à rencontrer quelque *Tarranne* ou quelque *Piterne* (1)...

— Je lui casserais la tête de la balle d'un de mes pistolets, tu peux y compter, dit M. de Verville en riant. Allons, vous autres, êtes-vous prêts ? »

Un vivat général fut la réponse. Chacun des assistants avait en main son brandon de paille, qu'on al-

luma dehors, de crainte d'incendie. Puis on se mit en marche, parcourant surtout les champs plantés en pommiers et en poiriers, et brûlant avec les brandons la mousse de ces arbres. La nuit, froide, solennelle et illuminée par un clair de lune magnifique, n'était troublée que par les rires de la troupe folâtre et les aboiements des chiens de garde, qui répondaient en hurlant à ce chœur que dirigeait Tiennette :

« Taupes et mulots, sortez de mon clos,
Ou je vous brûlerai la barbe et les os.

Bonjour, les Rois,
Jusqu'à douze mois,
Douze mois passés,
Rois, revenez,
Charge pommier,
Charge poirier,

A chaque petite branchette
Tout plein ma grande pochette.

Taupes, mulots, sortez de mon clos,
Ou je vous brûlerai la barbe et les os. »

« Eh bien, Jean-Pierre, dit le comte lorsqu'on fut de retour près du chaume de Jacqueline, tu dois être satisfait : nous n'avons rencontré ni *Piterne* ni *Tarranne*.

— Nenni, monseigneur ; mais peut-être bien que ces bêtes n'ont point osé bouger parce que vous étiez là avec nous.

— En tous cas, nous avons fini la cérémonie, et j'espère que la récolte sera bonne.

— Oh ! oui, s'écria Pascal, elle sera bonne ; surtout si nous avons soin de conserver jusqu'à l'année suivante les glanes de la moisson et un morceau du gâteau des Rois.

— Tiens, tu me fais penser au gâteau des Rois ; vous allez le tirer vous autres ?

— Sans doute, monseigneur ; il faudrait n'avoir pas de beurre ni de farine pour manquer à cette vieille coutume de nos pères.

— En ce cas, je rentre avec vous chez Jacqueline.

— Eh quoi, monseigneur, vous daigniez...

— Je daignerai manger, parbleu ! et à belles dents encore. Tu en jugeras. »

Pendant l'absence, l'intérieur rustique s'était éclairé de deux chandelles de plus ; une grande table avait été tirée dans le milieu de la chambre, et sur cette table était posée, dans un vaste plat de faïence, une immense galette, près de laquelle brillaient de nombreux pots de cidre.

Ce spectacle fut magique. On battit des mains : le comte, armé d'un couteau, fit les parts, qu'il distribua ; mais Jacqueline avait réservé celle du pauvre ou du voyageur, et Pascal celle de la récolte. L'enthousiasme s'était accru de l'arrivée de Simon Denis le ménestrier, dont les accords félix mirent en branle toute la jeunesse, au nez et à la barbe du compère André, à qui, du reste, la présence du comte inspirait une certaine réserve respectueuse.

Comme on était au plus fort de la danse et du régal, et que déjà plus d'un *piché* avait été absorbé, il se fit un certain mouvement vers la porte d'entrée. Un homme parut, enveloppé d'un grand manteau de drap bleu et coiffé d'un chapeau brun rabattu sur les yeux. On n'eut pas plus tôt aperçu ce voyageur, que, sans lui laisser le temps de se reconnaître, on s'écria d'une voix unanime :

(1) Animaux fabuleux.

« Jésus Maria ! c'est notre pauvre !... Il arrive à propos pour manger sa part du gâteau !... »

Et vingt mains se disputèrent l'honneur d'offrir à l'étranger la part du mendiant.

Celui-ci, médiocrement flatté, recula devant l'offre. Mais il ne put s'y soustraire ; on le poussait à droite, à gauche, par devant, par derrière ; on l'accablait de civilités. Il dut donc prendre d'une main le morceau de galette, tandis que de l'autre il montrait le comte en disant :

« Je désire parler à monsieur de Verville.

— A moi, monsieur ?... dit Henri, reconnaissant que c'était un voyageur, et étonné de s'entendre nommer par cet étranger. »

Mais en regardant mieux ce dernier, il ne put réprimer un mouvement nerveux. L'étranger sourit.

« Monsieur le comte me reconnaît peut-être ? dit-il à demi-voix.

— En effet... il me semble... un souvenir vague.

— Je pourrai, tout à l'heure, préciser mieux ce souvenir. Voudriez-vous, monsieur le comte, m'accorder audience ?

— Très-volontiers. Sortons, monsieur.

— J'ai laissé ma chaise de poste près du château.

— N'importe, nous marcherons.

— Henri... murmura Jacqueline inquiète. »

Le comte l'apaisa de la main et sortit avec l'étranger.

Mais au bout de quelques minutes, Pascal, sur l'avis de sa mère, s'échappa tout doucement et se mit à suivre de loin les traces du jeune comte, afin de veiller sur lui à son insu.

II

M. DE LA MORANDIÈRE.

Le ciel tout constellé éclairait mystérieusement les deux marcheurs, qui laissaient après eux sur le chemin un long sillage d'ombre. Les haies épaisses semblaient autant de murailles qui encadraient et leur cachaient la campagne jusqu'au moment où, par une éclaircie, s'ouvrait et se déroulait une vaste perspective de belles prairies bien vertes et coupées de ruisseaux. L'allée de peupliers n'était plus qu'à quelques pas.

Cependant, la conversation n'avait pas tardé à s'établir entre M. de Verville et l'inconnu.

« Je vois avec satisfaction que mes traits sont restés dans votre mémoire.

— Parfaitement. Vous êtes monsieur Morand.

— Pardon : monsieur de la Morandière.

— Ah ! ah ! vous avez allongé votre nom ?

— Oui, en même temps que ma fortune s'était allongée... Ma fortune, hélas ! qui... Mais n'anticipons pas, et veuillez me prêter une oreille attentive.

— J'écoute, dit Henri inquiet et préoccupé.

— Je serai franc. Je suis, monsieur le comte, un exemple vivant d'une de ces prospérités inouïes que créa le système du grand financier Jean Law.

— Ah ! ah !

— J'étais jadis tout simplement maître Pamphile Morand, huissier, rue Saint-Martin, près Saint-Julien des Ménetriers. Le bruit d'argent qui se faisait à deux pas de chez moi, dans la banque de la rue Quincam-

poix (1), éveilla dans mon esprit des idées de richesse. Le succès de la banque était immense ; elle avait formé la compagnie d'Occident pour la colonisation des bords du Mississippi ; elle avait la ferme des tabacs, la concession du Sénégal, et elle se réunissait à la compagnie des Indes orientales et de la Chine. Je fus ébloui ; je me lançai dans le torrent des acheteurs : j'étais entré presque pauvre, je sortis millionnaire ; et cela se conçoit aisément, quand on songe que les actions de cinq cents livres avaient monté jusqu'à dix-huit mille ! »

Ici, l'ex-joueur parut s'électriser de ses propres souvenirs. Il poursuivit en ces termes :

« J'eus mes carrosses, mes gens, mon hôtel au faubourg Saint-Germain, et toutes les maisons me furent ouvertes ; car j'étais opulent, et je m'appelais désormais monsieur de la Morandière. Alors on ne s'informait point du passé d'un homme ; on ne le voyait qu'à travers le prisme de l'or. Les plus gros seigneurs devinrent mes amis ; j'eus pied chez les trésoriers généraux des pays d'États, chez les receveurs généraux des finances, chez les intendants de justice, chez les conseillers secrétaires du roi ; jusqu'aux marquis de Torey et de la Vrillière qui m'appelaient leur bon ami !... Ce fut à cette époque, qu'un jour, un jeune gentilhomme de Normandie se rencontra avec moi chez monsieur Fleuriat d'Armenonville, et que nous engageâmes le jeu le plus animé. Nous étions comme deux lutteurs acharnés. Le jeune gentilhomme perdit énormément, et enfin, à bout de ressources, il engagea comme enjeu et perdit aussi sur parole son château de Lerneil... Ce gentilhomme, c'était vous.

— C'était moi, en effet, monsieur, et croyez...

— Ne vous excusez pas, car je ne viens pas vous accuser. Je comprends qu'il vous fût pénible d'acquitter une pareille dette, et peut-être ne l'eussé-je jamais réclamée si, à la suite de la réaction qui s'est opérée contre la banque de Law, à l'instigation du prince de Conti, l'État n'avait provoqué contre les nouveaux enrichis, un visa qui lui a rendu près de deux cents millions, et m'a complètement ruiné. Je me suis rappelé votre nom, votre parole engagée, et me voici. »

Le comte avait écouté silencieusement jusqu'au bout cette déclaration, dont la conclusion lui était connue d'avance. Il leva un regard triste sur ce château dont le clair de lune découpait vigoureusement les lignes imposantes ; puis se tournant vers son interlocuteur, il lui dit froidement :

« Du jour où j'ai perdu, j'ai dû m'attendre à payer. J'admire seulement votre tolérance. Si je ne me suis pas mis plus tôt en mesure, c'est que je craignais avec raison d'affliger une parente qui a toujours été parfaite pour moi, et dont la prudence, en remplaçant des parents trop tôt ravis à ma tendresse, eût été pour moi un puissant préservatif, si j'avais su la consulter et lui obéir docilement. Ma cousine ne se doute pas de mon aventure, et je n'ai jamais eu le courage de l'en instruire. Je renfermai ma peine dans mon cœur. Votre réclamation bien juste me rappelle à mon devoir : soyez tranquille, monsieur, coûte que coûte, je n'y manquerai pas.

(1) C'est là que l'Écossais Law avait établi sa banque, qui obtint tant de vogue et ruina la France.

— Vous êtes un galant homme ! s'écria M. de la Morandière, et vous savez prendre les choses comme il faut.

— Suivez-moi, monsieur ; en attendant que vous entriez en possession du château à titre de maître, je vais vous y introduire en qualité d'ami. »

La grille s'ouvrit devant eux ; ils montèrent chez Diane par l'escalier d'honneur.

III

DIANE.

La vicomtesse de Montclair était assise dans une vaste bergère, près d'une haute et antique cheminée où flambait un feu vif. Elle brodait au tambour. De l'autre côté du guéridon était assis un vieillard à la belle chevelure argentée et aux traits vénérables : c'était le recteur du village. La jeune femme prêtait une attention profonde à la lecture, que lui faisait le recteur, d'un beau livre de *l'Imitation*. De temps en temps, elle suspendait sa tâche et s'abandonnait à ses réflexions. Le vieillard s'arrêtait un moment jusqu'à ce qu'elle le priât de poursuivre.

Lorsqu'elle craignit qu'il ne fût fatigué, elle le pria de cesser sa bienfaisante lecture, et lui dit avec un sourire mélancolique :

« Vous vous étonnez souvent de ma gravité précoce, et pourtant elle n'a rien qui doive vous surprendre. J'ai beaucoup regretté mon mari M. de Montclair, qui, bien plus âgé que moi, me considérait comme sa fille ; et j'ai vu, de plus, tomber autour de moi tous les parents de Henri, les miens. Je me trouve seule en face d'un jeune homme sans expérience. Il faut que j'aie de la raison pour deux. Ce n'est pas la vie par elle-même qui m'inquiète, car pour ma part je ne désire rien, mais c'est l'avenir de mon cousin.

— Patience, madame, dit le recteur ; le comte vous écoute avec docilité, et il sait que vous êtes animée à son égard du dévouement le plus pur et le plus désintéressé. »

En cet instant la porte s'ouvrit et le comte entra, avec M. de la Morandière. Cette visite inattendue causa une extrême surprise à Diane ; mais M. de Verville s'empessa de donner le mot de l'énigme.

« Ma chère cousine, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter une de mes connaissances de Paris, M. de la Morandière, qui visite notre province et a bien voulu se souvenir de moi.

— Sous vos auspices, monsieur ne peut être que le bienvenu, répondit la vicomtesse. »

M. de la Morandière fit un salut étudié ; puis, il hasarda quelques banalités sur la beauté des sites de la Normandie.

Diane avait sonné pour commander le souper.

« Restez-vous avec nous, monsieur le recteur ? demanda-t-elle au curé. »

Celui-ci la remercia et prit congé. Comme la vicomtesse le reconduisait, il lui dit dans le salon suivant :

« Je ne sais, vous avez l'air inquiet... »

— J'en conviens ; ces amis de Paris m'inspirent un certain effroi. Ce monsieur surtout a quelque chose de mystérieux, et ses manières manquent de dis-

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE. — N° VII.

tingtion. Je m'étonne que mon cousin se soit lié avec lui.

— Tout s'éclaircira bientôt.

— Je l'espère, dit Diane avec fermeté.

— Moi aussi. En attendant, gardez ce livre ; et toutes les fois que vous éprouverez de l'ennui, de la défaillance, recourez-y comme au meilleur remède pour les maladies de l'âme, bien autrement graves que les maladies du corps.

— Je le garde, monsieur le recteur ; et, si je ne me trompe, j'aurai à m'en servir bientôt. Mais il me donnera de la force et de la patience. »

Elle rentra. En ce moment Henri disait à M. de la Morandière :

« Ce que vous exigez pour ce soir m'est vraiment impossible. »

La vicomtesse saisit ces mots, mais n'en laissa rien paraître. Sur son invitation, ils formèrent avec elle un petit cercle autour du feu. Elle s'arma d'un écran et dit en abritant à demi sa charmante figure :

« Mon cousin, je crois que M. de la Morandière est assez de vos amis pour que je puisse vous faire devant lui une confidence intime. Vous savez combien de fois je vous ai blâmé de consumer dans l'obscur séjour de la province votre jeunesse, votre énergie et vos talents. Vous m'avez permis d'agir, de demander en votre nom. J'ai demandé au duc de Luxembourg, gouverneur de Normandie ; j'ai demandé à mon oncle, M. Bigot de la Motte, inspecteur général de la marine et des galères, et j'ai obtenu pour vous une épaulette d'officier sur le vaisseau de Sa Majesté le *Neptuné*... »

— Bravo ! fit M. de la Morandière. Rien ne résiste au pouvoir d'un sexe enchanteur. »

Sans honorer d'une marque d'attention ce sot compliment, Diane interrogea d'un regard fixe les traits de Henri.

Le jeune homme était bouleversé. Il porta les mains à son front et pencha la tête.

« Eh bien ! dit la vicomtesse, pas de réponse?.. »

— Ah ! ma cousine, pourquoi faut-il que ce touchant témoignage de votre amitié m'accable de douleur, au lieu de me rendre heureux et fier de la noble perspective qu'il va m'ouvrir !.. »

— Je ne vous comprends pas, Henri. Parlez, parlez vite. Vous m'épouvantez.

— Oui, parlez vite, dit de la Morandière.

— Vous m'offrez une noble carrière, celle que j'ai souvent rêvée, celle qui me permettra de rendre quelques services à mon pays. Mais s'il est vrai qu'un brevet me soit accordé, s'il est vrai que je doive partir bientôt, quel regret n'ai-je pas à éprouver, ma chère et bonne cousine, en pensant que je vous laisserai derrière moi... »

— N'importe. Ici règne le calme ; ici l'on peut attendre en paix ceux qui sont loin.

— Non, ma cousine, ce n'est pas *ici* que vous pourriez m'attendre.

— Comment ? et pourquoi ?.. »

— Ah ! vous allez me mépriser, et j'ose à peine lever les yeux sur vous. Vous voyez un créancier et son débiteur ; le créancier c'est monsieur, le débiteur c'est moi. La dette remonte à plus d'une année ; cette dette, je l'ai contractée à Paris, sur une table de pharmacien !.. »

— Expliquez-vous mieux, dit froidement Diane. Et surtout calmez-vous. Ce n'est pas un juge sévère qui

est devant vous, c'est une amie qui n'a d'autre reproche à vous faire, peut-être, que d'avoir manqué de confiance.

— Chère cousine, il est des fautes qu'on ose à peine s'avouer à soi-même : qu'est-ce donc s'il faut les confesser tout haut !..

— Mauvais raisonnement. Qu'importe de les dire tout haut aux hommes, puisque Dieu les a vues ?.. »

Henri releva la tête et dit en rendant l'énergie à sa physionomie :

« Eh bien ! oui, vous saurez tout à l'instant même. »

Il exposa alors les faits sans rien omettre, sans chercher à s'excuser ; en un mot, il parla en gentilhomme et termina ainsi :

« Mon chagrin a redoublé par cette pensée qu'en étant obligé de mettre ici M. de la Morandière en notre lieu et place, je ne vous saurais plus dans cette retraite dont tout à l'heure vous vantiez le calme.

— Ne vous préoccupez pas de moi, mon cousin. Cette conversation aura besoin d'être complétée par un entretien que je vous demande à tous deux, messieurs, pour demain matin à dix heures. Jusque-là, laissons ce sujet et allons souper le plus tranquillement possible. Justement on vient nous prévenir.

Un valet parut et dit en ouvrant les battants :

« Madame est servie. »

IV

LE LIVRE DES AFFLIÉS.

Il était de bien bonne heure encore, le lendemain, quand mère Jacqueline se présenta à la grille du château, demandant avec instance à voir madame la vicomtesse. La brave femme avait fait la route, appuyée d'une part sur son bâton, de l'autre sur le bras de Tiennette ; et malgré son âge avancé, elle n'avait pas senti la moindre fatigue, soutenue qu'elle était par la préoccupation qui remplissait son cœur.

On lui représenta qu'il était assez étrange de déranger si tôt les gens, et que probablement madame de Montclair n'était pas encore levée.

« Oh ! que si fait, dit Jacqueline. Je connais ses habitudes ; il n'y a pas d'aucun, pas même le coq, pour avoir sa vigilance. Vous le savez bien, vous autres ! C'est pour me faire aller que vous me dites ça.

— Eh bien donc, entrez, mère Jacqueline. »

Comment exprimer la joie que ressentit la vieille paysanne, lorsqu'elle se vit dans le joli petit appartement de la vicomtesse ! Car, si elle aimait Henri de Verville, elle n'aimait peut-être pas moins Diane de Montclair. L'attachement que l'un lui inspirait s'était porté sur l'autre par cette force d'expansion qui fait aimer tout ce qui est utile à ceux qu'on chérit. Et puis, dans le pays, on vénérât tant cette jeune femme qui, éprouvée par le sort, n'avait voulu faire que des heureux !

En pénétrant au seuil de la chambre à coucher, mère Jacqueline s'arrêta tout interdite. Elle venait de voir la vicomtesse occupée du soin de serrer dans une malle une foule d'objets à son usage. L'idée lui vint tout de suite que Diane songeait à voyager, à partir... Et à peine, en face d'une impression si pénible, se souvint-elle d'abord du but de sa visite.

Diane avait, au bruit des pas, relevé la tête et en-

treuvé dans la glace de sa toilette le visage de Jacqueline et de sa fille. Elle leur adressa un sourire dans cette même glace, se retourna, et, avant de les écouter, voulut les faire asseoir. Jacqueline se hâta de dire :

« Ne faites pas attention, madame la vicomtesse ; je ne suis pas fatiguée. »

Il fallut qu'elle s'assît. Alors, seulement, elle put s'expliquer.

« Dame, dit-elle, ça va vous paraître bien innocent, m'dame la vicomtesse, mais je n'ai pas pu m'en empêcher, et je m'étais promis de venir ici dès le petit point du jour. Je serais venue plus tôt si j'avais osé.

— Qu'y a-t-il donc, ma bonne ? et qu'est-ce qui vous agite ainsi ?

— Je ne sais pas. »

Diane se mit à rire, mais avec une bonté tout indulgente.

« Si fait, je le sais, et je m'en vas vous le dire. Tant il y a qu'hier, comme nous faisons la veillerie, et que M. Henri voulait bien manger de notre gâteau, v'la qu'un homme étranger s'est présenté à notre porte, juste pour prendre la part du pauvre. Il a demandé de causer avec notre jeune seigneur, et ils sont partis ensemble, Pascal, qui les a suivis de loin, m'a dit au retour qu'il serait bien possible que cet étranger fût le diable, parce qu'il croit avoir vu de loin qu'il avait une forme tortue, et que tantôt il grandissait comme un peuplier, tantôt il se rabougrissait comme un buisson d'épines ; et puis, à la croix des haies, Pascal a cru distinguer un *faulx* (1).... Je viens donc savoir ce qui est arrivé. Je n'en ai point dormi, foi de Jacqueline.

— Ni moi, foi de Tiennette !

— Rassurez-vous, dit la vicomtesse. L'étranger que Pascal a suivi n'est pas le moins du monde un esprit malin et n'a nullement envie de l'être : c'est un homme de condition... que mon cousin a connu à Paris et qui vient passer quelque temps au château. »

Jacqueline resta muette devant cette explication.

« Ne me croyez-vous pas ? reprit la vicomtesse d'un air mécontent.

— Pardon, madame la vicomtesse ; si fait que je vous crois. Mais malgré le plaisir que j'ai d'apprendre qu'il n'y a pas de risque pour mon *fieu*, je n'ai pas idée que ça finira bien.

— Tranquillisez-vous, Jacqueline, et souvenez-vous de ce que je vais vous dire. Bientôt, peut-être, aurai-je à vous apprendre une chose dont vous êtes à cent lieues de vous douter. Ce sera la meilleure preuve d'estime que je puisse vous donner. »

Après avoir ainsi rassuré et congédié cette brave femme, la vicomtesse descendit au parc. Elle tenait à la main le livre du recteur. Son simple costume du matin lui donnait une grâce infinie. Diane s'achemina lentement vers un banc de pierre attaché à un petit mur à hauteur d'appui et abrité par quelques arbres du nord à l'éternelle verdure. Là, absorbée par la pensée, elle s'assit et essaya de lire.... Les lignes fuyaient sous ses yeux pleins de larmes... Cependant elle se reprocha sa faiblesse, et laissant tomber sa

(1) Gaz inflammable qui se fait apercevoir au-dessus des marécages.

main avec le livre entr'ouvert sur ses genoux, elle se plongeait dans une longue et sérieuse méditation (1).

La méditation n'est pas l'absorption de l'âme, elle en est la consolation et la force ; loin d'abattre, elle relève ; c'est par elle que les résolutions généreuses, écloses de l'inspiration d'un moment, sont poursuivies et appliquées : elle prend l'intelligence et la fait monter par degrés jusqu'à Dieu. La poésie peut ne vivre que d'inspiration ; mais la sagesse pratique, le bonheur réglé de la vie ont besoin de cet exercice salutaire qui s'appelle la méditation.

Et ce fut en méditant que Diane trouva le plan de la conduite qu'elle avait à tenir, des sacrifices qu'elle pouvait accepter.

Cette fois, calmée et maîtresse d'elle-même, elle rouvrit et lut attentivement le livre qui console. Ensuite elle se leva, quand elle jugea l'heure venue, et jetant encore sur le parc tout autour d'elle un long et profond regard, elle rentra au château. Son cousin et M. de la Morandière l'y attendaient.

« Hier, dit-elle à Henri, je vous ai annoncé que je vous gardais une révélation. Ce matin, je vais tenir ma parole. Vous avez, mon cousin, joué et perdu ce château, n'est-il pas vrai?... »

— Hélas ! oui.

— Il n'y avait à cela qu'un petit inconvénient : c'est que le château ne vous appartenait pas.

— O ciel !... mais à qui donc appartiendrait-il ?

— A moi.

— A vous, Diane !... Malheureux que je suis !

— Malheureux, en effet, et bien coupable. Car ce château, qui fut toujours un legs de famille, était sacré par les souvenirs, et ce n'est pas tant une perte matérielle qu'il faut regretter, que la perte, bien autrement irréparable, de l'honneur, de la dignité de notre nom. Les papiers que voici vous le prouveront, si vous aviez besoin de ce témoignage...

— N'achevez pas, ma cousine ; vous me feriez injure. Ce que vous dites me suffit.

— Notre oncle me légua cette partie de sa fortune ; mais je voulais si peu m'en prévaloir, que j'avais eu soin de vous laisser ignorer la vérité. »

Cependant M. de la Morandière, visiblement affecté, arpenta à grands pas le salon.

« C'est très-désagréable, très-désagréable, disait-il ; lorsque l'on croit pouvoir trouver son gage... »

— Arrêtez, monsieur, dit la vicomtesse, et ne m'imputez point la pensée de m'armer de mon droit pour repousser le vôtre. Ce qui vous est dû vous sera payé immédiatement : vous avez gagné le château... vous en êtes maître dès à présent ! »

Un double cri répondit à cette déclaration.

« Ah ! madame, quelle générosité !... »

— Ah ! ma cousine, ce sacrifice est impossible.

— Non, Henri, il n'est pas impossible, puisque je l'accomplis volontairement et sans regret. Seulement, vous savez ce que je désire.

— Oui, je le sais, et je m'y conformerai.

— Quand partirez-vous pour le Havre ?

— A votre commandement.

— Aujourd'hui donc.

— Aujourd'hui ? répéta Henri tout troublé.

— Ne laissons pas aux bonnes résolutions le temps de s'atténuer.

— Mais vous, ma cousine ?...

— Ne vous inquiétez pas de moi. Une maison modeste me suffira. Il ne faut pas tant de place à une veuve qui ne recherche point le monde. Allons, Henri, faites vos dispositions... et ensuite je m'occuperai de moi. »

Henri s'inclina respectueusement et se retira dans son appartement autant pour cacher ses larmes que pour se livrer à ses préparatifs de départ, tandis que l'ex-financier, fier de son nouveau domaine et de son titre de châtelain, ne se gênait plus pour parcourir sa propriété et dresser les plans de son existence seigneuriale.

V

LA FILEUSE.

Trois ans avaient passé sur le village de Mortilly, dans ce cercle de travaux paisibles qui font la vie uniforme mais le cœur content. Cependant les bonnes gens de l'endroit avaient maintes fois soupiré au souvenir du jeune comte, et porté un regard désormais craintif sur cette riche demeure d'où leur arrivaient les bruits des fêtes fastueuses que M. de la Morandière y donnait à ses amis les beaux seigneurs de la régence. Quand ils voyaient les carrosses à panneaux de glace circuler dans la cour d'honneur, quand ils entendaient l'écho des bals, loin d'accourir avec curiosité, ils s'éloignaient ; et c'est tout au plus s'ils ne se fussent pas signés en se disant : « Les mauvais esprits sont là ! »

Jacqueline ne disait rien, elle. Tout ceci lui semblait un rêve fâcheux qui ne pouvait avoir qu'un temps.

Pascal, moins endurant, avait rompu son traité de fermage et se bornait à cultiver le champ paternel.

M. de la Morandière ne tarda point à éprouver qu'il ne suffit pas d'étaler du faste et qu'on ne s'impose pas à un pays par les grands airs et les grandes dépenses, mais que pour y résider il faut y avoir poussé des racines dans les habitudes locales et dans l'affection. Il sentit peu à peu combien le vide s'opérait autour de lui, tant de la part de la noblesse que de celle des villageois. Cette solitude de l'opinion finit par lui peser en l'effrayant et le déterminer à se défaire du bien que le hasard lui avait donné.

Mais il lui avait été plus facile de gagner un château que de le vendre : aucun acquéreur ne se présentait. Les habitants de Mortilly triomphaient de son embarras, lorsqu'ils apprirent, à leur profond étonnement, que le château venait d'être acheté par le compère André.

« Voyez-vous ça ! se disaient-ils. Un méchant collecteur de taxes !... Ah ben ! il en a assez volé de ces écus ! Ce n'est pas l'embarras : il prêtait à gros intérêts, et cette moisson-là rapporte plus que celle de nos champs. »

Ce fut donc, après le départ de M. de la Morandière, le compère André qui devint le thème des propos de *veillerie* ; et franchement, il ne paraissait pas s'en soucier le moins du monde. Son sourire frondeur n'avait point quitté ses lèvres ; l'impassibilité subsistait sur son front ; et quand on lui demandait :

(1) Voir la gravure, d'après A. Delacroix, qui accompagne ce numéro.

« Dites-nous, père André, ferez-vous bientôt le seigneur dans votre château ? »

Il se bornait à répondre :

— Patience, patience ; j'ai le temps.

— Ah ! oui, pensait-on ; il n'oserait, car il s'y trouverait, selon le proverbe, comme un porc dans un carroisse. »

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour on entendit claquer le fouet des postillons qui faisaient courir une chaise de poste et l'arrêtèrent juste devant le chaume de Jacqueline. Un jeune homme aux traits basanés descendit vivement de la voiture : il portait un uniforme d'officier de marine. En un moment le village entier accourut.

Le jeune homme entra chez la vieille paysanne ; et il se trouva que Jacqueline était là, presque sur le seuil de sa porte, occupée à battre du beurre ; il se trouva que Jacqueline leva la tête, poussa un cri, laissa sa besogne et se jeta au cou du jeune homme en murmurant d'une voix étouffée :

« Mon Henri !... mon *fieu* ! »

Il se trouva que Tiennette fit un bond et se présenta toute honteuse, mais que le jeune homme l'embrassa cordialement, et que Pascal, averti par les cris d'allégresse, quitta sa charrue et son attelage, et arriva tout essoufflé, son bonnet à la main, pour s'entendre dire :

« Mon brave Pascal ! »

Ah ! il est des jours réparateurs qui comblent la lacune des années malheureuses. Ces jours-là ouvrent tout à coup un horizon infini. On ne se souvient plus de l'ennui, de la longue attente, de la souffrance. A-t-on souffert seulement ? On n'en sait plus rien... on est heureux.

Et au dehors retentissait à tout moment ce cri :

« Vive monseigneur ! »

Pour ces bonnes gens, Henri de Verville n'avait pas cessé d'être le seigneur du pays. Ils lui avaient fait dans leurs cœurs un château qui ne pouvait s'aliéner et dont pas une pierre n'avait bougé.

« Chère Jacqueline, dit-il enfin quand l'émotion lui eut rendu la parole ; j'ai eu bien des torts, mais j'espère les avoir réparés, j'espère pouvoir racheter le château de mes ancêtres... Oh ! mais d'abord, Diane, Diane... qui ne m'a pas écrit une seule fois !... »

— Mon cher *fieu*, dit Jacqueline, nous ne pouvons pas causer ici à l'aise... Faut aller dans la chambre de Tiennette. »

Il la suivit docilement et entra dans la chambre voisine.

Là, auprès d'une fenêtre ouverte et tout encadrée de jasmin et de clématite qui jetaient dans la pièce autant d'ombre que de parfum, une femme vêtue du simple costume rustique, mais trahissant une rare élégance de formes, une distinction réelle, filait aussi activement que la reine Berthe. Elle tournait le dos, mais Henri n'eut pas besoin d'apercevoir son visage pour la reconnaître.

Il jeta un cri de joie et de stupéfaction.

La fileuse se retourna en souriant. Le comte s'était prosterné devant elle ainsi que devant une sainte.

« Est-il possible !... Diane !... Diane ici sous ce costume !... murmura-t-il, tandis que Jacqueline riait de tout son cœur.

— Je crois rêver... Diane, est-ce bien vous ?

— Oui, mon cousin, c'est moi.

— Mais enfin, qu'est-il arrivé ?... quelle transformation ?... »

— Ne vous étonnez pas, ne vous affligez pas non plus. Vous parti, je me suis faite la fille de cette digne femme ; j'ai voulu m'abriter sous son toit ; son affection pour vous me la rendait doublement chère ; et si j'ai adopté le costume du village, c'a été pour mieux me séparer du monde. »

Henri était devenu triste.

« Mais qu'avez-vous, mon cousin ? »

— Une conscience chargée, c'est-à-dire le plus lourd de tous les fardeaux. Sans mes folies de jeunesse, le bien qui vous appartenait ne vous eût pas été ravi. Ah ! du moins je puis tout réparer. Je suis capitaine de vaisseau. J'ai vigoureusement donné la chasse aux corsaires barbaresques, et de nombreuses prises m'ont enrichi : je verrai M. de la Morandière, et...

— M. de la Morandière n'est plus ici, mon cousin. Il s'est lassé de la vie de châtelain.

— Je n'ose vous demander qui lui a succédé.

— C'est tout simplement le financier de l'endroit, M. André.

— Lui !... s'écria Henri, rouge de confusion et de remords.

— Mais il n'a pas pris encore possession de son domaine ; et si cela vous plaît, mon cousin, quand vous serez reposé nous pourrons, après dîner, aller revoir notre ancien séjour.

— Que me proposez-vous là, chère Diane !... c'est vouloir que je m'enfonce un poignard dans le cœur.

— Eh bien, monsieur, vous ferez cette petite promenade... par pénitence. »

Après un repas que l'amitié égaya de son mieux, Diane, qui avait repris le costume d'autrefois, se dirigea vers le château avec son cousin, escortée de Jacqueline qui donnait le bras à ses deux enfants. La nuit était tombée ; et involontairement, en suivant la longue allée de peupliers, Henri songeait à M. de la Morandière ; puis l'image importune d'André passa devant ses yeux, jusqu'au moment où le château lui apparut, solitaire et triste, dans toute sa sombre majesté.

On sonna : l'ancien suisse était à sa place comme autrefois ; cet homme poussa une exclamation de joie respectueuse.

« Eh quoi ! Philippe, on vous a laissé ici ? dit M. de Verville.

— Monsieur le comte, j'y suis rentré... mais j'ai eu bien de la peine en votre absence.

— Pauvre Philippe !... Et pouvons-nous visiter le château ?

— Comment donc !... ce n'est pas une ruine fermée. »

Le suisse fit entendre un signal. Aussitôt le vestibule s'éclaira.

Madame de Montclair et M. de Verville traversèrent la cour et entrèrent sous le vestibule ; il y avait deux des domestiques d'autrefois.

Et à mesure que la compagnie pénétrait dans les longs et splendides appartements, il semblait que des mains invisibles allumassent les bougies des candélabres... Tout étincelait, tout resplendissait ; les meubles du temps passé reflétaient ces feux sur leurs dorures ; les mêmes tableaux étaient suspendus à leur place accoutumée.

Henri croyait lire un conte des *Mille et une Nuits*.

Arrivés au petit salon où jadis il avait présenté M. de la Morandière à sa cousine, il aperçut un vieillard assis dans un fauteuil. C'était le recteur.

« Salut et bénédiction, dit-il, à ceux qui reviennent dans la maison de leurs pères.

— Vous aussi, monsieur le recteur ! s'écria Henri. Je reprends donc tous mes biens à la fois !

— Vos amis vous sont restés fidèles. Et quant à ce château, ne comprenez-vous pas qu'il vous est rendu ?

— O ciel !

— Par l'entremise de ce bon ange qui veillait dans l'ombre...

— Mais André ?

— André n'a été que l'homme d'affaires dont madame la vicomtesse s'est servie pour racheter le château.

— O ma cousine ! vous méritez bien le nom de bon ange que notre pasteur vient de vous donner.

— Henri, dit-elle, je n'ai aucun mérite en tout ceci. Tenez, ajouta Diane en présentant un livre au recteur, voici le consolateur et l'appui que vous m'aviez prêté. Grâce à lui, les épreuves m'ont été légères. »

Le comte devint rêveur, et, questionné par Diane, il répondit enfin :

« Ma chère cousine, mes voyages sont terminés ; mais j'en ai rapporté pour vous un souvenir que je vous offrirais si je l'osais... et si vous daigniez l'accepter.

— Qu'est-ce donc ?... osez... entre amis comme nous.

— Tendez-moi votre doigt.

— Pourquoi ?... quel enfantillage ! »

Elle tendit son doigt. Henri y passa un anneau d'or. Jacqueline battit des mains. Diane se retourna en rougissant vers le recteur et demanda :

« Est-ce que je puis accepter ce... souvenir ?

— Oui, mon enfant, dit le vieillard en souriant. Vous avez racheté le château ; mais votre œuvre serait imparfaite si vous ne preniez hypothèque sur la raison de votre cousin.

— D'ailleurs, dit le comte, sans cela je refuse ses bienfaits et je pars.

— Eh bien ! dit la jeune femme, je consens à l'échange.

— Ah ! s'écria Jacqueline, je puis mourir en paix. Mon *fieu* sera heureux... et pas plus de la Morandière que sur la main ! »

ALFRED DES ESSARTS.

CHANT DES MOISSONNEURS

S'il est un jour de fête au monde,
Un jour d'azur et de soleil,
C'est le jour où la moisson blonde
Tombe sous le tranchant vermeil.

La récolte riche et superbe
Promet à chacun son trésor :
La veuve y trouvera sa gerbe,
Et l'orphelin son épi d'or.

Combien d'indigents sous leurs chaumes
Vont rapporter, contents de peu,
Un cœur moins haineux pour les hommes,
Et plus reconnaissant pour Dieu !

Ta sueur est sainte et féconde,
Laboureur au front sillonné ;
C'est ta main qui nourrit le monde ;
Par toi le pain nous est donné.

Royaute pacifique et douce,
Tes conquêtes sont les moissons ;
Ton trône, un peu d'herbe et de mousse ;
Tes lois, tes édicts, des chansons.

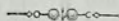
S'il est un jour de fête au monde,
Un jour d'azur et de soleil,
C'est le jour où la moisson blonde
Tombe sous le tranchant vermeil.

MARTIN.

Enigme Historique.

Je portai le nom d'une fleur et j'eus une fleur pour emblème : symbole dérisoire pour la plus infortunée des reines et des femmes, qui vit périr par le fer son

époux, son fils, ses parents, ses amis, et qui mourut exilée, détronée et pauvre.
Quel est mon nom ?



LETTRES A UNE JEUNE FILLE

(Quatrième lettre.)

Chère Albertine,

Votre exclamation est bien naturelle. Vous aimez l'été, non-seulement à cause de ses beaux et longs jours et de l'aspect riant qu'il prête à toutes choses, mais encore à cause de la liberté qu'il vous donne. Le monde que vous voyez habituellement s'en va ; la campagne, les voyages, les eaux, dispersent votre société ; vous n'en prenez souci : quelques-unes de vos bonnes amies restent, cela vous suffit. « Plus de visites ! vous écriez-vous, plus de ces ennuyeuses visites d'obligation, de convenance, de circonstance, quel bonheur ! » Je le répète, votre exclamation est toute naturelle. A votre âge, je n'aimais pas du tout les visites, et à l'âge où je suis arrivée, je confesse que je ne les aime guères, et pourtant, elles sont une nécessité sociale ; elles entretiennent des liens qu'on ne saurait rompre sans se bannir de la société. Voulez-vous vivre en ermite ? alors, jetez loin de vous toute contrainte et jouissez à la fois de votre liberté et de votre solitude ; mais si vous voulez, si vous devez vivre au milieu du monde, subissez-en les lois, et entretenez, au prix de quelques heures d'ennui, des relations indispensables, créées par le sang, par les alliances, par les services rendus, par la hiérarchie administrative, ou par des rapports communs d'affaires, d'intérêts, de plaisirs, enfin, par tout ce qui enchaîne les rangs de la grande famille humaine.

Puisque je vous prêche la nécessité des visites, j'ai bien envie de vous dire quand et comment il faut faire des visites.

Vous en ferez le premier de janvier ou dans le cours du mois, à toutes les personnes à qui vous devez des égards et avec lesquelles vous aurez eu quelques relations durant l'année. Vous rendrez soigneusement celles que l'on vous fera. On laisse des cartes chez ceux qu'on ne trouve pas au logis. (Vous savez qu'on fait un pli à ces cartes ?) Les jeunes personnes ajoutent leur nom au crayon à la carte de leur mère ; je n'aime pas beaucoup les cartes *personnelles* pour les très-jeunes filles. Les femmes mariées ont des cartes pour les visites qu'elles font toutes seules : *Madame R...*

ou, s'il y a plusieurs frères du même nom : *Madame Louis R...*

Après une invitation (dîner, bal, soirée, n'importe), qu'on en ait profité ou non, on doit une visite à ceux de qui on l'a reçue.

Les nouveaux mariés doivent une visite à leurs proches parents, aux amis de leurs deux familles et aux personnes avec lesquelles ils désirent nouer des relations. Lorsqu'un décès arrive dans une famille, on doit une visite aux proches parents de la personne décédée. Il existe, dans quelques contrées de la France, un usage que je trouve indiscret et barbare : on va voir la famille affligée, immédiatement en sortant de l'église où l'on vient de célébrer le service pour le défunt, au moment même, par conséquent, où les plus vives émotions bouleversent le cœur d'une fille ou d'une sœur. Si cet usage existe dans le pays que vous habitez, je vous engage à vous y conformer, mais je vous exhorte très-fort à ne pas l'introduire dans une contrée qui aurait le bonheur de l'ignorer.

En cas de maladie d'une de vos connaissances, envoyez exactement savoir de ses nouvelles, et lorsqu'elle pourra vous recevoir, faites-lui promptement une visite — visite courte, bien entendu. Après la naissance d'un enfant, les femmes font une visite à la mère.

Le gain ou la perte d'un procès, une promotion, une destitution, un grand succès, un grand revers, réclament des compliments de félicitation ou de condoléance, et l'on doit une visite aux personnes que l'on connaît et que la fortune vient de visiter ainsi, en bien ou en mal.

Lorsqu'on part pour un assez long voyage, lorsqu'on quitte la ville pour la campagne, lorsqu'on quitte pour toujours la ville où l'on résidait, on doit encore à ses connaissances des visites d'adieu, et l'on ajoute alors, aux cartes que l'on dépose chez les absents, les trois lettres de rigueur : *P. P. C.*

A Paris, on consacre la soirée aux visites, mais je ne sais, si dans certaines petites villes de province, cette heure avancée de la journée ne paraîtrait pas

quelque peu gênante aux bonnes ménagères et à leurs enfants rassemblés en famille, sans toilette, au coin du feu ou sur le banc du jardin. En ceci, ma chère enfant, comme en beaucoup d'autres choses de la même importance, il faut absolument se conformer à la coutume locale.

Le tact, l'esprit de convenance vous diront assez quel genre de toilette, plus ou moins élégante, convient à telle ou telle visite. Les visites de nouvel an, les visites d'étiquette à des supérieurs, les visites de noces demandent une toilette plus soignée que les visites de deuil et de condoléance... Des plumes, des dentelles, des volants me sembleraient assez ridicules pour une visite du matin, faite à une amie; une toilette trop négligée pour une visite d'étiquette pourrait blesser certaines personnes à qui vous devez des égards. Je ne vous parlerai pas de la manière d'entrer dans un salon et de saluer la maîtresse de la maison et les autres personnes qui se trouveraient chez elle; les plus belles descriptions sont lettre close, et l'étude d'un bon modèle, d'une femme calme et polie, simple et distinguée, fera mieux que tous mes discours. Quelques jeunes personnes baissent la main de la maîtresse de la maison; je ne vous engage pas à adopter cet usage, qui a quelque chose de maniéré, et je vous demande en grâce aussi d'éviter les *embrasades* entre jeunes filles, qui attirent les yeux et provoquent souvent les railleries. Un serrement de main, un mot affectueux, ne suffisent-ils pas à l'expression de vos sentiments?

Il ne me serait pas facile de déterminer la durée que doit avoir une visite; vous pourriez juger aux fréquents silences, à l'air un peu absorbé de la maîtresse de la maison, à ses yeux tournés vers la pendule, qu'il est temps de vous retirer.

J'aimerais bien que vos visites fussent plutôt courtes que longues : il vaut mieux exciter les regrets que l'ennui, et tant d'occupations utiles remplissent la vie d'une femme, qu'elle ne peut donner aux visites qu'un temps limité. En vous conseillant de ne pas vous dérober aux relations nécessaires, indispensables à la vie sociale, je n'ai pas voulu prétendre, et vous le comprenez de reste, qu'elles pussent empiéter sur les devoirs et les affections qui réclament la meilleure part dans votre existence.

Après avoir fait des visites, vous en recevrez. Je vous engage, ma très-chère fille, à apporter dans vos *réceptions* le plus de cordialité et de politesse aisée et simple qu'il vous sera possible. Que votre salon soit toujours tenu en ordre et votre toilette de chez vous convenable et soignée, et vous vous trouverez à l'abri de ces petits soucis, de ces petites inquiétudes d'amour-propre qui souvent absorbent les femmes les plus aimables lorsqu'elles reçoivent une visite à l'improviste. Elles ne sont pas à la conversation, elles ne s'occupent pas de ceux qui les visitent : le désarroi du salon, le décousu de leur toilette fixent toutes leurs pensées, et quelques maladroites excuses ne réparent pas le mal qu'un peu d'ordre et de soin eût prévenu. Si plusieurs personnes se trouvent rassemblées chez vous, tâchez

de rendre la conversation générale : les *à-parté* sont peu obligeants, et, presque toujours, quelque nouvelle arrivée, timide, étrangère, pauvre peut-être, s'en trouve exclue, et elle se retire mécontente de vous et des autres. Quant à la conversation elle-même, éloignez-en, par délicatesse de conscience et par délicatesse de goût, tout ce qui est calomnie, médisance, raillerie méchante, révélation du secret d'autrui, contradiction persévérante, esprit d'aigreur, de dispute et de taquinerie. Soyez prudente, modérée et sobre en parlant de vous-même; soyez très-douce et très-charitable envers le prochain. Si on l'attaque devant vous, défendez-le lorsque vous le pouvez, et si vous ne le pouvez pas, faute de bonnes raisons, ou parce que l'âge et la position de celle qui l'attaque vous imposent le silence, au moins n'approuvez ni par le rire, ni par le geste, et que votre silence improbable fasse tomber ce genre d'entretien.

Les fortunes étranges et rapides de nos jours amènent fréquemment dans les salons des personnes qui sont fort étonnées de s'y voir; si le hasard vous place à côté de l'une d'elles, ne croyez pas, ma chère fille, vous distinguer en lui montrant de la hauteur; souvenez-vous de ce mot de Fénelon : *Je serais bien méprisable si j'étais méprisant*; distinguez-vous, à la bonne heure, mais que ce soit par la politesse et les égards que l'on doit toujours aux invités de ceux qui vous reçoivent aussi. Je ne vous conseille ni les conversations suivies, ni la familiarité avec les gens que vous ne connaissez pas, mais je vous exhorte à ne pas imiter les femmes qui croient se *distinguer* des parvenues en détournant la tête, en ne les saluant pas, en laissant tomber sur elles leurs regards écrasants et dédaigneux.

Remarquez, en passant, chère Albertine, que pour être polie il faut avoir au moins l'écorce de toutes les vertus que le christianisme commande : — l'humilité qui s'efface devant les autres, — la charité qui oublie les torts et pallie les fautes; — l'esprit d'égalité évangélique qui voit en tous les hommes des frères, des membres d'une seule famille; rien de plus opposé à la politesse que les vices opposés au christianisme : l'orgueil, — la colère, — l'esprit calomnieux et médisant, — la hauteur et les airs de mépris.

Un parfait chrétien serait un homme parfaitement poli, de la politesse du cœur à laquelle on ajouterait si vite le vernis des usages et du savoir-vivre, et je me figure que saint François de Sales, cet homme si pénétré de la moelle de l'Evangile, devait être le plus gracieux gentilhomme de son siècle.

En voilà bien long, chère enfant. Mes conseils, vous le comprenez, s'adressent plus aux temps futurs qu'aux temps actuels; puisque vous êtes en puissance et en jouissance de père, vous suivez son impulsion; vous n'avez pas encore à choisir vos relations, à diriger vos démarches, mais lorsque ce moment sera venu, vous vous souviendrez des conseils de votre vieille amie, et vous les retiendrez en pensant à son inaltérable affection.

M. M.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 7.

Nous prévenons les abonnés que ce mois-ci une collection nouvelle, contenant dix-huit morceaux de danse faciles, sera ajoutée à notre catalogue. On remarquera, en outre : des fantaisies pour violon avec accompagnement de piano, composées sur des motifs d'opéras ; le *Beau lancier*, quadrille anglais, de Mathieu, sur des airs originaux ; puis enfin les romances intitulées : *le Silence des fleurs*, — *Dieu bénit celui qui donne*, — *Modestie de jeune fille*, dues

au talent bien connu de MM. Couplet, Moniot et Peronnet.

Nous recommandons ces mélodies avec d'autant plus d'assurance, que nous avons été appelés à juger de leur effet dans un concert donné le mois dernier au bénéfice d'une famille malheureuse.

C'est à M. l'éditeur Petit que nous devons la publication de toutes les compositions désignées ci-dessus.

ÉDUCATION MUSICALE.

DES DIVERS GENRES DE COMPOSITION.

On peut réduire à quatre les divers genres de musique connus : La *musique sacrée*, la *musique dramatique*, la *musique de salon* et la *symphonie*.

La *musique sacrée* comprend toutes les messes depuis celles du plain-chant, jusqu'à celles qu'on ne peut exécuter qu'avec toutes les forces de l'orchestre ; les psaumes, hymnes et motets, les oratorios et les cantates sacrées. Les admirables psaumes de Marcello, les messes et motets de Palestrina, le *Miserere* d'Allegri, celui de Leo, celui de Jomelli, la musique d'église et divers oratorios de Jean Sébastien et Charles-Emmanuel Bach ; *Athalie*, *Samson*, les *Machabées*, le *Messie* de Hændel ; *David pénitent*, de Mozart ; la *Mort de Jésus*, de Graun ; la *Création*, les *Sept paroles de Jésus-Christ*, de Haydn ; le *Requiem*, de Mozart, les messes de Cherubini, et entre autres la célèbre messe à trois voix ; telles sont, en ce genre, les compositions qui jouissent de la plus haute renommée.

La *musique dramatique* comprend toutes les compositions destinées à être exécutées sur les théâtres publics. Les musiciens qui se sont le plus illustrés dans ce genre sont, en Italie : Hasse, Leo, Pergolese, au commencement du dernier siècle ; plus tard, Paësiello, Cimarosa, Guglielmi ; postérieurement encore, et dans un ordre inférieur, Fioravanti, Zingarelli, Paër ; de nos jours, Rossini, qui a surpassé tous ses devanciers, et élevé l'opéra moderne à son plus haut point de splendeur. Après lui, quoique aucun ne puisse lui être comparé, on peut nommer Mercadante, Do-

nizetti, Bellini surtout, qui a eu souvent d'heureuses inspirations. L'Allemagne, moins riche dans ce genre que l'Italie, a cependant produit des compositeurs dramatiques d'un grand talent. Keiser, l'un des plus anciens, et créateur en quelque sorte de l'opéra allemand, a écrit un nombre considérable d'ouvrages qui ne se jouent plus depuis les développements qu'a pris l'orchestre, mais où l'on trouve encore des chants extrêmement heureux. Hændel, qui lui a succédé, a composé des opéras allemands, italiens et anglais ; Mozart, plus près de nous, est auteur d'opéras allemands et italiens qui sont considérés comme des chefs-d'œuvre. Nous nommerons après lui Winter et Weigl, compositeurs estimables, mais d'un ordre inférieur. L'Allemagne moderne prononce avec orgueil les noms de Weber, créateur de *Freischütz* ; de Spohr, de Meyerbeer, qui n'a acquis la haute réputation dont il jouit que depuis son bel opéra de *Robert le Diable*. La plupart des musiciens qui ont illustré la scène française sont Allemands ou Italiens. Lulli fut le premier ; après lui vint Rameau, dont les chants manquaient de grâce et la déclamation de vérité, mais où l'on trouve quelques beaux chœurs, et, en général, un style plus dramatique que celui de Lulli et de ses imitateurs ; plus tard, Gluck, auteur des deux *Iphigénies*, d'*Armide*, d'*Orphée* ; Piccini, Sacchini, à qui nous devons *OEdipe* ; Spontini, dont les opéras de la *Vestale* et de *Fernand Cortès* sont maintenant si connus. Rossini est en ce moment, sans contredit, le musicien le plus recommandable de la scène française.

La *Muette*, d'Auber, et *Robert le Diable*, de Meyer-

beer, ont classé ces deux compositeurs dans un rang élevé sans doute, mais inférieur à celui que doit occuper Rossini, auteur de *Guillaume-Tell*, de *Moïse*, du *Siège de Corinthe*, etc., etc. Entre les musiciens dont les productions ont enrichi la scène de l'Opéra-Comique, les plus remarquables sont Monsigny, Philidor, Grétry, Dalayrac, Méhul, Nicolo, Berton, Boïeldieu, Auber, Adam, Hérold, Halévy; leurs compositions sont connues de tout le monde.

La *musique de chambre ou de concert* consiste dans les divers morceaux destinés à être exécutés dans les salons, tels que les sonates, concertos, fantaisies, duos, trios, quatuors, quintettes pour les instruments; les cantates, romances, chansonnettes, nocturnes, duos, trios, etc. pour les voix. C'est un genre de composition d'un ordre inférieur aux précédents, mais où plusieurs auteurs se sont fait néanmoins un nom distingué. On comprend encore sous cette dénomination générale les airs, duos, et autres morceaux extraits des opéras joués sur les théâtres et dont l'accompagnement est réduit pour le piano.

La *symphonie*, dont la coupe est, avec des développements plus étendus, absolument la même que celle

de la sonate ou du quatuor d'instruments à cordes, est un morceau de musique composé pour un orchestre et divisé ordinairement en quatre parties distinctes, séparées entre elles par des repos. Ces quatre parties sont : 1° l'allégo, ou morceau d'un mouvement vif, souvent précédé d'une courte introduction d'un rythme plus grave; 2° l'andante ou adagio, morceau plus ou moins lent dont la forme varie; 3° le menuet à trois temps et d'un mouvement rapide; c'est le plus court des quatre morceaux dont se compose la symphonie; sa forme ne varie jamais; 4° le presto, rondeau ou final. Cette dernière partie est toujours celle dont le rythme est le plus vif; le compositeur y déploie toutes les forces de l'orchestre. Nous aurions pu comprendre la symphonie sous le titre général de musique de concert, mais son immense développement nous a prescrit d'en faire un genre à part. Les concerts du Conservatoire nous ont fait connaître le charme et l'étendue de ce genre de compositions, dans lequel ont excellé Haydn, Mozart, et avant tout Beethoven.

MARIE LASSAYEUR.

Revue Musicale.

Déjà on n'entend plus que les échos affaiblis des opéras et des concerts. La fauvette chante sous les buissons; les fleurs s'entr'ouvrent dans les prés verts; les Parisiens se sauvent du tumulte de la ville, pour aller demander à la campagne un peu de calme, de fraîcheur et de recueillement. Aussi les théâtres ne nous donnent-ils dans ce moment que les ouvrages dont un public nombreux ne peut apprécier la valeur. C'est assez dire que les administrations qui gardent toujours dans leurs archives quelques compositions médiocres, profitent du départ des dilettanti pour faire paraître au grand jour ce qu'en langage de boutique on appellerait des *rossignols*. Les grands artistes vont prendre leur vol vers des rivages lointains; les auteurs iront demander à la nature des inspirations pour des œuvres nouvelles, et le combat cessant faute de combattants, nous supprimerons pendant quelques mois la *Revue Musicale* au profit de l'article *Éducation*.

Les Dames capitaines, opéra comique en trois actes, paroles de M. Mélesville, musique de M. Reber, nous transportent à l'époque singulière et chevaleresque de la Fronde. Mais les profils historiques que nous y aurions voulu voir, mesdames de Longueville, de Chevreuse, de Condé, n'y paraissent pas. Par l'absence des personnages qui, dans ces temps d'intrigues, ont joué les rôles les plus importants, l'action dramatique de l'œuvre perd tout son intérêt, et nous n'écoutons qu'avec fatigue ce bruit incessant de timbales, de tambours et de trompettes qui caractérisent l'opéra nouveau.

L'ouverture a toutes les allures de la fanfare. De là nous passons à une introduction soldatesque dont la jolie chansonnette de Sainte-Foy nous distrait agréablement. Il y a de charmantes phrases dans le rondeau de Gaston : *Cette image que j'adore*, dont Barbot dit bien le début en voix mixte. Puis reviennent encore des couplets militaires, ce qui donne à cette partie de l'acte je ne sais quoi de tapageur et de brutal qui sent trop la caserne. Heureusement le final, dont l'ordonnance est magistrale et la péroraison entraînante, nous ramène à un ordre d'idées plus poétiques, et surtout plus approprié au bon goût.

C'est un chœur de femmes qui ouvre le deuxième acte. Le rythme n'est pas sans originalité. Les couplets de madame Bichof : *On m'appelle Jeannette*, ont obtenu un succès de bon aloi. Mais le meilleur morceau de l'acte, et j'oserais dire de tout l'ouvrage, est le dialogue allegretto entre Couderec et madame Duprez; il y a là une verve, un esprit, une chaleur qui rappellent bien l'auteur du *Père Gaillard*, et cette musique de demi-caractère qui convient parfaitement au genre de M. Reber. La romance de Barbot avec accompagnement de harpe ne manque ni de sentiment ni d'expression; une scène de nuit avec sourdine prépare le final de cet acte, qui nous a paru être le moins faible de la pièce.

Un chœur de fête commence le troisième acte. Les couplets de madame Duprez sont d'un assez bon effet. Un trio en vocalise entre Gaston, la duchesse et madame d'Haute-roche, une romance de Barbot : *Pour être aussi coupable*, qui rappelle l'air si connu d'*Une fièvre brûlante*, et pour finir, une joyeuse polka, thème favori de l'opéra, voici en quelques mots l'ouvrage de deux hommes de talent, dont nous avions le droit d'attendre mieux.

Les Nuits d'Espagne, de MM. Michel Carré et Théophile Semet n'ont pas eu plus de succès au Théâtre-Lyrique.

Il y a dans cette musique tous les éléments d'un ouvrage infiniment remarquable; une ouverture élégante et neuve, bon nombre de morceaux d'une distinction remarquable, une orchestration savante, des modulations charmantes, enfin un goût original et pur; mais le libretto est si faible, si vulgaire, que malgré tout le talent de M. Semet, il n'a pu faire un opéra sur cette misérable donnée. Aussi, la pièce n'est-elle qu'un assemblage bizarre et sans suite de toutes sortes de motifs tantôt élégiques, tantôt violents, dont l'auditeur est plus surpris que charmé. Nous signalerons dans le premier acte un beau sextuor, deux romances expressives, et le boléro de l'alcade, chanté par mademoiselle Girard.

Dans le second acte, un morceau d'ensemble, *Voici le soleil qui se lève*, a été très-applaudi. Froment et mademoiselle Girard ont ensuite chanté un duo plein de verve

et d'animation. On a redemandé le chœur des picadores, et le rideau est tombé sur une sérénade chantée par Grillon, reprise ensuite en quintette. Bref, on remarquait dans cet ouvrage un talent viril, original, et d'un excellent style,

et l'on regrettaient que cette charmante cargaison de mélodie et d'harmonie se fût embarquée par une si chaude saison sur un si pauvre navire.

MARIE LASSAVER.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

GELÉE AUX FRAISES. — Prenez deux onces de colle de poisson ou de gélatine rose, faites cuire avec un verre d'eau, jetez un peu de blanc d'œuf, enlevez et le blanc et l'écume qui s'y attache; faites un sirop avec une livre de sucre; mêlez ces deux préparations, ajoutez-y le jus d'un fort panier de fraises; mêlez le tout, versez dans un moule et mettez ce dernier dans de la glace. Lorsque la gelée sera formée, prenez un linge bien chaud, frottez-en les parois du moule et renversez-le sur un plat. On fait de même la gelée aux groseilles et aux framboises. C'est un bon et joli entremets.

CONFITURES D'ABRICOTS ENTIERS. — On prend des abricots qui ne soient pas trop mûrs et on en ôte le noyau avec soin. On emploie 1 kilogramme 1/4 de sucre par kilogramme de fruit. On casse le sucre, on le met dans la bassine avec un demi-litre d'eau par kilogramme, on le laisse cuire, on le clarifie, et quand il est arrivé au *grand bouill*, on met avec précaution

les abricots dans le sirop; on active le feu. Après quelques minutes, on retourne les fruits, et quand ils deviennent transparents, on les prend un à un avec une fourchette et on les place dans des pots en verre. On remet le sirop sur le feu, on y ajoute le jus que les abricots ont déposé dans les pots, on fait cuire de nouveau au grand bouill et on achève de remplir les pots avec ce sirop.

GELÉE D'ABRICOTS. — On prépare les abricots de la même manière que ci-dessus en employant les mêmes proportions de sucre et de fruit. Quand la confiture est faite on la verse par un tamis dans les pots. Cette gelée est magnifique et délicate; les abricots qui ont servi à la faire peuvent être mangés sur-le-champ ou conservés dans des pots. En les plaçant au four, à une chaleur très-douce, ils se dessèchent et forment des abricots confits qu'on peut conserver en boîtes.

Correspondance.

PLANCHE VII. — 1, Quart d'un mouchoir — 2, A. Z. — 3, L. B. — 4 et 5, Col et manchette — 6, M. F. — 7, Bas de jupon — 8, L. G. — 9, A. — 9 bis, I. B. — 10, M. H. — 11 et 11 bis, Passe et porte d'un bonnet d'enfant — 12, Mouchoir — 13, *Nicolaïde* — 14, Garniture — 15, 16 et 17, Devant, col et manchette de camisole — 18, L. J. — 19, Écusson — 20, Écusson — 21, *Clémence* — 22, *Rose* — 23, J. L. — 24, J. M. — 25, Moitié d'une pièce de chemise — 26, Manche de la chemise — 27, Volant de robes de mousseline — 28, Même dessin réduit — 29, L. D. — 30, A. D. — 31, *Simonne* — 32, *Bertha* — 33, Mouchoir — 34, P. L. — 35, Écusson — 36, *Noémie* — 37, *Aloïsia* — 38, *Blanche* — 39 à 42, Mantelet montant — 43, Quille pour robe — 44 à 47, Corsage de poupée — 48 et 49, Fichu de poupée — 50, Sac de voyage — 51 et 52, Commencements d'alphabets — 53 et 54, *Églantine* — 55 et 56, *Renoncule* — 57 et 58, Pied d'alouette — 59 à 63, Casaque de poupées — 64, Manche bouillon — 65, Boîte à gants, fleurs en cuir — 66, Tapissierie par signes — 67, Gibecière de chasse.

La petite édition finit au numéro 10 inclusivement.

Mon enfant, les fleurs ne sont pas toutes là où M. A. Karr a établi sa résidence; l'aspect actuel de notre palais de l'Industrie en fait foi; on a eu, cette année, l'idée de faire servir ce vaste monument à l'exposition d'horticulture, et l'idée est bonne, car tous les

curieux qui s'y rendent y retournent, malgré l'extrême chaleur, que ne parvient pas à atténuer suffisamment une charmante rivière, sinueuse comme la Seine, d'où je suppose que des conduits souterrains l'amènent. Une rivière! t'écries-tu; oui, Florence,

une rivière coulant à pleins bords, d'Orient en Occident, dans cette vaste salle du rez-de-chaussée que, toi et moi, nous avons, il y a deux ans, si souvent parcourue; une rivière bordée de plantes aquatiques de toutes les zones, parmi lesquelles de fois à autre quelque beau nymphéa s'élance tout à coup du sein de l'onde, pour venir chanter au soleil son hymne de reconnaissance et d'amour, afin que le soleil la reporte au Créateur. Quand je dis au soleil, ceci est quelque peu métaphorique, les dômes de cristal du palais ayant gardé les stores dont on les avait revêtus lors de la grande Exposition.

Outre les fleurs multiples et variées qui semblent vouloir lutter entre elles de fraîcheur et de beauté, l'exposition d'horticulture offre encore de magnifiques espaliers, les uns en pleine floraison, les autres chargés déjà de fruits splendides, aux nuances chaudes et appétissantes, fruits que les yeux des gourmets ne cessent de dévorer que pour se reporter sur des légumes, dont l'étonnante exubérance n'ôte rien, dit-on, à leur saveur.

Comme tu le supposes sans nul doute, notre Algérie n'a point été des dernières à répondre à l'appel fait à tous. Ma chère, à la vue de ces riches épis de froment et de seigle, de ces échantillons de coton neigeux remplis de promesses, de ces masses tordues de soie végétale que l'industrie assouplira, de ces gigantesques tiges d'une plante dont toi et moi nous ne faisons pas grand cas, il est vrai, mais que nos pères et nos frères regardent d'un tout autre œil, et pour laquelle d'ailleurs la France doit aspirer à être, de moins en moins, tributaire de l'étranger; je parle du tabac; à la vue de ces énormes rondelles de tuya du ton le plus beau, dont les arabesques naturelles étonnent autant par leur multiplicité que par leurs caprices, de ce tuya qui, dans un temps donné, détrônera certainement l'acajou, on ne peut s'empêcher d'un mouvement d'orgueil en se disant que cette terre généreuse qui ne demande qu'à produire, notre brave armée nous l'a conquise; plus encore, l'a conquise à la civilisation, en la faisant procéder dans la voie du progrès par manière d'escalade; en effet, ce sont les bureaux arabes qui gouvernent dans l'intérieur de l'Algérie, et les bureaux arabes, si tu ne le sais, sont de petits centres échelonnés selon les besoins, où un officier et ses aides sont préposés à soutenir, à encourager les colons, à signaler à l'autorité supérieure les meilleurs modes de culture mis en pratique dans leur district, la découverte des sources, la naturalisation de quelque plante nutritive, de quelque arbre dont l'ombre sera bénie par la génération qui s'élève, l'établissement de quelque école où les enfants arabes puisent des idées régénératrices, que nécessairement ils reportent dans leur famille, sans soupçonner qu'ils accomplissent une mission; enfin, c'est dans ces bureaux que se rend la justice, tant aux Français qu'aux Arabes, et ceci n'est pas l'obligation la moins importante, les Arabes se montrant, à ce qu'il paraît, extraordinairement processifs, et aussi peu disposés que ces Normands d'autrefois, je dis d'autrefois! à articuler une franche et nette affirmation; pour tirer un aveu de leurs lèvres, ou trop sobres ou trop prolixes, il faut une adresse peu commune, unie à une perspicacité que rien n'égare! Il faut tout simplement que les chefs des bureaux arabes soient autant de petits Salomons!

Si les expositions d'horticulture tendent à amener les fruits de la terre à un perfectionnement dont on n'aperçoit pas les limites, nous avons des courses qui un jour ne seront point sans influence sur l'élève des infatigables compagnons de travail de l'homme, sur l'élève des chevaux de labour; dans ces courses, appelées courses au pas, bien que ces deux mots semblent s'étonner de leur rapprochement, les belles proportions des concurrents et leur force sont aussi bien récompensées que leur vigueur.

Tout dernièrement, à Maisons-Laffitte, après une course de ce genre, alors que d'un côté on dinait ou dansait sur les vastes pelouses du parc, d'un autre côté se passait une charmante scène dont les acteurs sont des canotiers et un vieux mendiant, celui-ci essayant en vain d'arracher quelques notes plus ou moins suaves à une pauvre vieille guitare, aussi vieille que lui pour le moins.

Les canotiers, tous artistes fort distingués, et parmi eux M. K..., quoique riant et causant un peu haut, peut-être, comme se le permettent trop facilement les jeunes gens bien élevés, dès qu'ils ont revêtu la cotte et arboré le chapeau ciré de rigueur; mais n'épilouguons point, l'instant en serait on ne peut plus mal choisi; les canotiers donc s'apercevant que le vieux bonnet du pauvre virtuose est absolument veuf de toute monnaie, sont pris de pitié; le regard pâle de M. K... s'illumine d'une idée généreuse; il s'empare de la vieille guitare, prélude, et, après un petit speech à l'auditoire, chante *la Fiancée du Tambour*, paroles de Victor Hugo, musique de M. K... lui-même, musique originale et touchante, rendant aussi parfaitement la situation que si elle se fût échappée, du propre cerveau du poète! Les camarades de M. K... répétaient le refrain en chœur. La ballade terminée, M. K... prend le bonnet du vieux mendiant, et fait la quête; naturellement, lui et ses compagnons avaient prêché d'exemple; toujours est-il que la quête produisit, tant pièces d'argent que sous de cuivre, 50 fr. 1/2 50 francs! Le vieillard en pleurait, et les généreux canotiers n'étaient pas loin d'en faire autant. Est-ce gentil?

Maintenant, ma belle, que nous avons causé, comme si tant et tant de kilomètres ne se trouvaient point entre nous, travaillons! Ah! si jamais travail n'était plus rude!

1, QUART D'UN MOUCHOIR, dont le dessin, à part les tiges et les nervures, peut se faire entièrement au feston, et le feston, dans des conditions telles que te l'offre ce dessin, sort tellement de l'ordinaire qu'il équivaut à du plumetis. En effet, ne trouves-tu pas comme moi que cette rose, avec son feuillage et ses boutons, est réellement charmante?

2, A. Z. Plumetis.

3, L. B. Plumetis.

4 et 5, COL ET MANCHETTE, se brodant au plumetis sur mousseline ou sur jaconas; tu peux les broder tout simplement comme les voilés, ou bien en plaçant, soit le jaconas, soit la mousseline double, sous ces espèces de palmes, tandis que l'étoffe se trouverait simple sous le semis de trèfles; au bord du coulet de la manchette, une petite valenciennaise ou guipure doit suivre les ondulations du feston.

6, M. F. Plumetis, œillets ou pois.

7, BAS DE JUPON, que tu peux aussi bien placer au bord qu'au dessus d'un ourlet de dix à douze centi-

mètres. Ce dessin, produisant beaucoup d'effet, et d'une exécution des plus faciles, se compose de plumetis, de pois et de feston feuille de rose; il doit être assez bourré, et peut se faire avec du coton un peu gros, celui du n° 8 marqué à la croix, serait, je crois, très-convenable.

8, *L. G.* enlacés, surmontés d'une couronne de comte, le tout au plumetis.

9, *I. B.*, plumetis.

9 bis, *A.*, plumetis.

10, *M. H.*, plumetis.

Ici finit la petite édition.

11 et 11 bis; passe et porte d'un bonnet pour enfant du premier âge, se brodant au plumetis sur mousseline ou sur batiste; en mousseline, le bonnet pourrait être doublé de taffetas blanc ou de couleur.

12, Mouchoir au plumetis avec un léger mélange de points sablés; ce mouchoir peut, si l'on veut, se passer de dentelle.

13, *Nicoluide*, plumetis.

14, GARNITURE POUR TAIES D'OREILLER, plumetis et festons.

15, 16 17, DEVANT, COL ET MANCHETTE POUR CAMISOLE; ce dessin, qui se fait entièrement au plumetis, peut aussi être employé pour tout autre objet de lingerie; ainsi le col et la manchette feraient une charmante petite parure.

18, *L. J.* Plumetis.

19, Écusson pour mouchoir, renfermant les lettres *P R* enlacées, le tout au plumetis.

20, Autre écusson également pour mouchoir, renfermant les lettres *F, R* enlacées, plumetis.

21, *Clémence*; les pois qui forment le nom sont entourés d'un cordonnet fin.

22, *Rose*, plumetis, points sablés et jour dans les cœur des fleurs. Les explications que j'ai commencé à te donner le mois dernier, relativement aux jours, vont ici trouver leur place.

23, *J. L.* Oeillets ou pois.

24, *J. M.* Idem.

25, MOITIÉ D'UNE PIÈCE DE CHEMISE. J'acquiesce à ta demande en t'envoyant un charmant dessin à cet usage, non que je t'engage beaucoup à broder tes chemises, je crois t'avoir à ce sujet, plusieurs fois, engagée à préférer de jolies chemises en toile très-fine, mais parfaitement faites et pour lesquelles les points de piqure imperceptibles remplacent avantageusement les profusions de broderies et de dentelles. Cependant, tu peux fort bien entreprendre ce dessin, que tu broderas au plumetis, avec un feston feuille de rose.

26, MANCHE DE LA CHEMISE; ceci n'est qu'une moitié, les deux morceaux étant posés de manière à croiser l'un sur l'autre.

27, DESSIN POUR LE BAS D'UNE ROBE DE MOUSSELINE A DEUX JUPES. Les robes blanches, qui se portent cet été, vont encore se porter davantage dans nos petites soirées d'hiver, c'est ce qui m'a décidée à faire composer ce dessin à ton intention; en te mettant à l'œuvre dès à présent, tu pourras jouir de ton ouvrage pour nos premières réunions, si jamais nous nous réunissons. Ce dessin est fort joli, facile et surtout vite fait, si tu ne prends pas de coton trop fin, ce qui serait inutile. Ta première jupe aura cinq mètres d'am-

pleur, celle de dessus quatre; l'intervalle dans le bas de l'une à l'autre sera de trente-cinq à quarante-huit centimètres, parce que c'est une robe de salon; pour les robes de ville on ne met pas plus de trente centimètres.

28, DESSIN réduit, pour les garnitures du corsage, des manches, etc.; je t'engage à faire ce corsage décollé, sans basques, et avec un petit fichu Marie Antoinette, qui pourra te servir pour d'autres toilettes, et dont tu recevras le patron au mois de septembre.

29, *L. B.*, plumetis.

30, *A. D.*, plumetis simple ou feston.

31, *Simonette*, plumetis.

32, *Bertha*, œillets ou pois.

33, QUART D'UN MOUCHOIR; ce dessin, formant une grecque, se fait encore tout au feston.

34, *P. L.*, plumetis.

35, Écusson pour mouchoir d'hommes, formant la corde et renfermant les lettres *H, M*; plumetis.

36, *Noémie*, plumetis.

37, *Aloysin*, plumetis.

38, *Blanche*, plumetis.

39 à 42, PATRON d'un mantelet montant, dont la forme des plus gracieuses serait très-convenable pour ta mère, qui cherche, dis-tu, un bon modèle. Ce mantelet, que l'on fait en taffetas, se garnit de velours, d'effilé, ou de dentelles hautes ou basses. Celui qui m'a donné l'idée de te faire parvenir ce patron, était garni ainsi qu'il suit: au bord des volants et du corps du mantelet se trouvait un effilé haut de huit à dix centimètres, ayant pour tête cinq rangs de tout petits effilés de trois centimètres. Un mantelet semblable était garni de dentelle dans les proportions des effilés.

A propos de *confections*, terme consacré par les marchands, quelques mots sur celles qui se portent le plus. Le petit mantelet-châle, soit décollé, soit montant, a été généralement adopté; le fond en est tantôt recouvert par une jolie broderie au passé, et tantôt garni d'effilés ou de petites dentelles; ces effilés ou ces dentelles se placent des deux côtés d'une passementerie ou d'un petit velours, les deux têtes se regardant. Les garnitures de ces pointes-châles sont toujours ou des franges ou des dentelles. On fait de même forme des mantelets blancs brodés, ou en mousseline unie, ou en organdi, ou en tulle, point d'esprit, avec de simples rubans passés dans les ourlets; c'est jeune, frais, et s'harmonise bien avec les vaporeuses toilettes de l'été; une simple pointe de mousseline festonnée dans le bord remplace quelquefois le mantelet blanc. Plusieurs de nos grandes couturières essaient de faire adopter avec quelque robe que ce soit, pourvu que le dessin n'en soit pas trop grand, un châle pareil, mais alors un vrai châle tout bonnement carré, un peu plissé sur les épaules et entouré seulement d'un effilé Tom-Pouce. Ce genre, à la portée de tout le monde, est fort convenable pour les robes d'étoffe unie ou pour les tout petits dessins nommés grisailles.

Pour le moment, le vêtement qui fait le plus *fureur*, fureur qui promet de s'accroître, c'est le grand burnous de taffetas noir, avec capuchon et chiorée à la vieille, tout autour. Ces burnous, auxquels on mettra pour le mois prochain une légère doublure ouatée, sont charmants pour les promenades du soir, pour la campagne, surtout pour les eaux, et enfin pour les

jours frais de l'été qui reviennent si souvent, du moins à Paris. Si notre planche d'août avait pu, dans ses petites proportions, contenir le patron de l'un de ces burnous, je te l'aurais envoyé, mais comme plus nous avancerons dans la saison, plus ils deviendront agréables, tu peux compter sur un patron de ces burnous pour le mois de septembre. Afin de ne point sortir de notre sujet, je répondrai tout de suite à ta demande sur les casques; oui, elles se portent toujours, mais tellement longues, mais tellement amples, mais tellement accompagnées de manches gigantesques, descendant comme tout le reste, presque au bord de la jupe, que l'on croirait voir une mode tout à fait nouvelle. Je puis te dire que cela se porte beaucoup; ajouter que c'est très-distingué, je ne l'oserais! Ces casques se garnissent très-simplement; souvent il n'y a qu'un effilé Tom-Pouce, autour du bas, du devant et des manches; ces manches sont presque toujours de forme grecque, fendues jusqu'à la saignée, et garnies à l'intérieur d'une petite ruche de ruban de satin; d'autrefois l'effilé Tom Pouce se trouve remplacé par un ruban plissé à la vieille, mais les jeunes filles se privent de cette garniture un peu lourde, quoique très-jolie.

Comme nous voilà loin de nos dessins! je t'y ramène en disant toutefois encore un mot sur les robes.

43, **DESSIN** QUELLE pour placer de chaque côté d'une jupe unie; ce dessin peut se reproduire soit en galon et soutache, soit en petit velours zéro et en velours de la largeur indiquée par le dessin; le corsage qui accompagnerait cette jupe pourrait être brodé de la même façon, ou bien seulement garni de manière à ne point faire une trop grande différence avec la jupe.

Veux-tu que je te dise ce que j'ai fait avec deux jupes que j'ai retrouvées? ces deux jupes, qui étaient de mon jeune âge, époque à laquelle les crinolines, cerceaux, cages, peu importe le nom, n'étaient ni connues, ni près de naître, ce qu'elles ne se fussent du reste jamais permis, si elles n'avaient fait l'honneur de me consulter; mes jupes étaient l'une en taffetas chiné à tous petits bouquets et l'autre en taffetas écossais; j'ai pris deux lés de cette dernière, je les ai divisés en six bandes d'égale largeur tant du haut que du bas, et je les ai tout bonnement placés de chaque côté de ma jupe chinée, faisant la bande chinée de même largeur que celle de taffetas écossais, puis j'ai acheté un petit effilé qui me coûte 15 centimes le mètre et je l'ai posé sur la couture de chacune des bandes. Ma robe, ainsi, est charmante, tous les compliments que j'en reçois me rendent très-fière, puisque je puis m'en attribuer et l'idée et l'exécution. Ce genre de robes dites à quilles, se faisant aussi simple que l'on veut, peut très-bien être porté par les jeunes filles. Les grandes pèlerines ou petits talmas pareils aux robes sont très-adoptés pour le couil, le piqué et pour toutes les étoffes négligées. C'est joli comme toilette de campagne, et du matin, à Paris.

44 à 47, **PATRON** D'UN CORSAGE de robe pour notre petite Lilie; tu peux juger de l'effet de ce corsage, sur la poupée de notre gravure.

48 et 49, **FICHU-MANTELET** ANTOINETTE; comme tu le vois, la maison Herbillon n'a point oublié ta petite sœur et paraît même tenir plus que ses promesses; ce fichu-mantelet est destiné à accompagner la toilette que te donne la gravure; il se fait en taffetas

noir; le quadrillé est formé par un velours noir zéro; au bord du corps du mantelet et du volant se trouve un effilé Tom-Pouce; les deux bouts sont noués par derrière; un peu plus loin, mademoiselle Lilie trouvera encore une charmante casaque pour les jours frais.

50, **DESSIN** POUR SAC DE VOYAGE, que l'on brode au passé sur velours, sur drap ou sur peau; le cuir de Russie est préférable. L'intérieur de ces sacs se double aussi en peau maroquin ou autres, on y place plusieurs compartiments, ils deviennent ainsi un des objets de voyage les plus élégants et les plus commodes; une chose indispensable en un mot; si tout le monde ne voyage pas, il n'est personne qui n'aille à la campagne, et si l'on n'y va point, je conseillerais encore ces sacs, lorsque l'on a quelques petites emplettes à faire; il est si désagréable de tout *fourrer* dans ses poches, et si dangereux de garder à la main les petits objets qui glissent de vos doigts au moment où l'on y pense le moins. Madame Marie Soudant, qui se charge de la monture de tous nos petits ouvrages, a des garnitures charmantes pour ces sortes de sac, dont les prix varient de douze à vingt-cinq francs.

51 et 52, **COMMENCEMENT** DE DEUX ALPHABETS dont la totalité n'a pu trouver place ce mois-ci, car si mon désir de l'envoyer le plus de choses possible va toujours croissant, il n'en est pas de même du papier de nos planches, qui, malgré le progrès de toutes choses, n'est point encore devenu élastique. Ces deux alphabets se font au plumetis.

53 et 54, **ÉGLANTINE**. Il faut cinq pétales pour chaque fleur. On les creuse sur le coussin avec une boule de dimension convenable. Faire cette opération sans plisser le haut du pétale, c'est la perfection, mais ce n'est pas facile, surtout quand on débute. Cependant si l'on y met des soins, on arrivera, plus vite qu'on ne pense, à faire très-bien.

Les pétales creusés ou boulés, selon l'expression des fleuristes, on en colle cinq, par l'extrémité de l'onglet, autour d'un cœur d'églantine, en les croisant un peu, toujours du même sens. On enfle un calice, on met un peu de coton à la tige que l'on entoure de papier vert, et l'on fait des fleurs plus ou moins ouvertes, comme on les voit dans la nature. Les boutons fleuris se composent de cinq pétales que l'on colle, après les avoir boulés, autour d'un cœur de rose ordinaire. On les relève ensuite tout droit et on les croise aussi régulièrement que possible. Il faut choisir dans les haies les plus jolies, les plus gracieuses branches d'églantine et les prendre pour modèles, c'est le moyen de comprendre facilement l'explication, et c'est indispensable pour bien monter. On fait des églantines : rose tendre, blanche et capucine. En longues branches pendantes, elles sont le plus gracieux ornement des suspensions.

Le feuillage de l'églantine est lisse, pointu et pas très-grand. Il coûte de 35 à 75 centimes la douzaine de tiges, selon la qualité.

55 et 56, **RENONCULE**. On peut se procurer des renoncules toutes découpées et toutes coloriées, mais il est facile de les découper et de les colorier soi-même; de plus, il y a à cela une notable économie. Dans les deux cas, il faut des cœurs, des boutons et des feuilles. Avec un modèle, on pourra, si on le désire, faire aussi les boutons et les cœurs. Les petits grains bruns qu'on y remarque ne sont rien autre chose que du café.

Il faut, pour une renoncule, douze ronds de pétales et quatre pour le bouton. On *boule* ces ronds, quelques-uns très-croix, les autres moins. On enfle un des premiers qu'on relève et que l'on colle sur le cœur, dont on ne doit voir qu'un tout petit rond noir; les autres ronds s'enfilent, les plus creux d'abord; à mesure que la fleur grossit, on croise moins les pétales; ils doivent être alternés bien régulièrement et collés de plus bas en plus bas. Pour finir, on met une étoile taillée en papier vert lainé, c'est le calice. Le bouton se fait comme le commencement de la fleur; on y met un calice également. Pour que la renoncule soit bien faite, il faut qu'elle soit plate en dessous et régulièrement bombée en dessus. Si le centre était proéminent, la fleur serait défectueuse.

La tige de la renoncule est assez forte, mais souple et bien ronde; elle doit avoir 15 à 18 centimètres de hauteur. On réunit à la fleur un bouton fleuri et un bouton fermé que l'on entoure d'une touffe de huit à dix feuilles, au-dessous de laquelle est une tige plus forte qui sert à planter la branche. On fait de très-jolies renoncules en papier uni, jaune, rose, carmin et grenat.

57 et 58, PIED D'ALOUETTE. Les pétales de pied d'alouette se vendent découpés et coloriés. On peut les colorier soi-même, mais il y a peu d'économie à les découper.

	centimes.
Une boîte contenant des pétales coloriés pour 3 branches.	75
Une boîte de pétales blancs.	40
Un paquet de cœurs de 2 douzaines.	30
Une douzaine de boutons.	30
Une grosse de feuilles en papier.	60
Une boîte contenant tout ce qu'il faut pour une branche avec feuillage d'étoffe.	4 75
Total.	4 10

On commence par faire un pli dans chacune des dents des ronds de pétales, au-dessus de la petite ouverture; et tout en faisant cette opération, on trie les pétales par grandeurs. Ensuite, on met un peu de colle autour du cœur, on enfle un des plus petits ronds de pétales, et on le presse du bas entre ses doigts, pour le coller et le plisser. On arrange un peu les pétales pour que les plis formés en collant soient aussi égaux que possible. On colle ainsi tous les petits ronds, puis on colle de la même manière sous les numéros 1, les dix-huit numéros 2; il reste six numéros 1 simples. Les douze numéros 3 se collent sous douze numéros 48, dont six restent doubles. Enfin, les six numéros 4 se collent sous six numéros 3, et font des corolles quadruples.

On tourne toutes les petites tiges en papier vert-pâle. Pour monter, on met d'abord au haut de la branche douze boutons fermés, dont six verts et six de la couleur de la fleur. On les dispose en épis et l'on place au-dessous, trois par trois, contrariés, six des plus petites feuilles. On met ensuite trois petites fleurs, et l'on continue de placer de la même manière les feuilles et les fleurs, en allongeant un peu les tiges, afin que la branche s'élargisse par degrés; toutefois, il faut avoir soin de ne la pas faire trop large. Les six ou huit feuilles qui restent (il en faut en tout 3 douzaines) se mettent au-dessous des fleurs.

Si l'on voulait faire le pied d'alouette d'après nature, il faudrait bien choisir son modèle, car toutes les branches de pied d'alouette ne sont pas parfaites. Ceci, du reste, peut s'appliquer à la plupart des fleurs.

59 à 63. DESSIN ET PATRON D'UNE CASACQUE DE POUPEE. que l'on fait en taffetas brodé, soit en fine soutache, soit au point de chaînette.

64. CROQUIS D'UNE MANÈRE A BOUILLON, dont tu verras très-bien l'effet sur la gravure de ce jour; dans le bouillonné qui remonte à la saignée, on peut placer un ruban, ainsi que dans celui qui sert de poignet.

65. BOÎTE A GANTS, ornée de fleurs en cuir; ces fleurs sont toujours appréciées, et l'on a raison, car l'on fait ainsi de bien jolies choses, telles que des encadrements de glaces, de tableaux, d'écrans, et enfin, la boîte dont tu vois le dessin et dont les dimensions sont de 11 centimètres de largeur, sur 10 de hauteur; l'épaisseur du couvercle est de 3 centimètres; le dessus et les quatre faces sont ornés de liserons et de violettes; le bois de la boîte est du hêtre; on donne aux fleurs la nuance du hêtre, en les vernissant; l'intérieur est doublé de moire. Les patrons de toutes les autres fleurs peuvent servir aux fleurs en cuir.

66. PANTOUFLE en tapisserie par signes.

67. GIBECIÈRE DE CHASSE, au crochet ou au filet. Ce travail se fait en trois parties: le dos et les deux morceaux de devant. Le dos doit avoir 28 centim. de hauteur et 35 de large à l'endroit le plus grand; pour les devants, l'un, celui du haut, a 12 centim.; sa patte retombe sur celui du bas, qui doit avoir 25 centimètres. Je t'engage à faire cet ouvrage soit au filet brodé, soit au crochet avec de la ficelle fine, choisissant un dessin analogue à l'emploi; notre lièvre pourrait être, je crois, avantageusement remplacé par un trophée de chasse surmonté des initiales du chasseur. Avant de te mettre à l'œuvre, aie soin de bien calculer les grosseurs de la ficelle et celles de tes longueurs, afin que le tout s'accorde. Fais la gibecière plutôt grande que petite. Autour de la patte du haut tu feras une petite dentelle de 5 à 6 centimètres au crochet ou au filet, suivant le travail. Dans tous les cas, il faudra toujours un transparent ou de même nuance ou de couleur tranchante; pour cet ouvrage, la moire sera, bien entendu, remplacée par quelque chose de plus solide, le cuir. La frange du bas est aussi en ficelle, faite au crochet ou au filet. La bandoulière, comme tout le reste, est recouverte de crochet ou de filet; elle est formée par un cuir de 6 à 8 centimètres de largeur. Pour faire cet ouvrage, il faut douze pelotes de ficelle d'Alsace très-brillante, un moule d'un millimètre, et une navette proportionnée au moule; ceci est pour le filet, autrement le crochet doit être approprié à la grosseur de la ficelle.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune fille. — Double jupe de foulard rayé en travers; casaque de mousseline avec semis de pois, ornée au bas des basques, et au bas des manches, d'un double volant festonné avec tête également festonnée; col pareil. Coiffure en cheveux avec ruban de velours séparant les deux bandeaux; gants milonges en peau de Suède.

Toilette de jeune femme. — Robe de grenadine anglaise; une large bande de taffetas et trois velours for-

ment quilles des deux côtés de la jupe; la même garniture se retrouve sur le devant du corsage, et sur toute la longueur des manches grecques. Une rangée de boutons grelots ferme le devant, et court tout autour des basques et de l'ouverture des manches. Chapeau composé d'une passe en paille grise et d'un fond de taffetas avec guirlande de groseilles, fruits et feuillages; sous la passe, un nœud de ruban, placé sur le milieu du front, dont les bouts retombent sur des ruches de tulle. Ombrelle duchesse, en moire doublée, avec volant pareil.

Toilette de mademoiselle Lilie. — Robe de taffetas, avec quilles de velours zéro; sur le corsage, à demi-décolleté, est une garniture déchiquetée, retenue par un velours; les petites manches rappellent le corsage. Chapeau en paille de riz, forme Louis XIII, orné d'une traine de roses et d'une blonde. Bracelets en perles avec médaillons. Eventail en ivoire.

Tu te plains de Louise et de Berthe, ma Florence, et t'en crois oubliée; d'abord, les bonnes amitiés ne s'oublient pas; c'est à tout jamais qu'elles se font une place dans le cœur; ensuite, chacune de nos amies a de telles excuses à faire valoir, que déjà je lis le pardon dans tes yeux; Berthe aura bientôt le bonheur d'être mère; et notre douce et belle Louise entre en religion; elle commence, demain même, son noviciat, parmi les admirables filles du bienheureux Saint-Vincent de Paule. Quelques personnes croient qu'elle n'ira pas jusqu'au bout; mais la vocation de

Louise ne repose pas sur des sentiments humains; la pratique de l'humilité, de la pauvreté, de la charité, ne fera que l'affermir.

Au revoir, ma Florence. Serait-il vrai que ta bonne mère songe à te procurer le plaisir d'une excursion en Suisse? Tes pérégrinations me donnent des ailes aux talons; je rêve de tourbillons qui m'emportent, de flots qui murmurent et m'invitent, de plage veloutée, de rocs sourcilieux; c'est te dire que je rêve à la Bretagne, et à cette petite ville de Saint-Malo, à ce nid de marins et de poètes, où je crois bien que nous allons nous échapper, l'un de ces jours. Je te raconterai cela le mois prochain; mais, conte pour conte, tu me parleras de Genève et de la Yongfrau!

Il faut que j'aie bien décidément une dent contre nos rébus, car je suis toujours sur le point de les oublier; voici cependant l'explication de celui de juin :

A chaque pays, ses sabots!

Puisque tu vas bientôt voyager, dépêche-toi de vérifier la justesse de ce proverbe, pendant qu'il est encore vrai, car bientôt, grâce à nos rapides moyens de locomotion, et à toutes les inventions modernes qui tendent à rendre si faciles et si multipliés les rapports entre tous les peuples, et peut-être aussi un peu, modestie à part, grâce au *Journal des Demoiselles*, il te faudrait sortir de notre monde sublunaire pour trouver de nouveaux sabots, et ce voyage, j'espère bien que tu n'es pas encore près de, quoique j'aime à te croire toujours prête à, le faire.

ÉPHÉMÉRIDES.

6 juillet 1535. — Mort de Thomas Morus.

Des talents extraordinaires, une science profonde avaient porté Thomas Morus à la charge de grand chancelier d'Angleterre, mais le rang le plus élevé, l'ambition, la fortune furent sans attrait pour lui dès qu'il ne put les concilier avec la vertu. Henry VIII, épris d'Anne Boleyn, avait rompu les liens qui le tenaient attaché à l'église romaine; il s'était proclamé chef suprême de l'église d'Angleterre. Morus ne pouvait le suivre dans cette voie. Il se démit de sa charge et se retira à la campagne pour y vivre avec sa famille et ses livres. On employa toutes sortes de moyens pour lui arracher le serment de *suprématie*, que le tyran anglais exigeait de ses sujets; on le jeta en prison, on le priva de ses livres; toujours Morus s'y refusa noblement. Sa femme, le conjurant

d'obéir au roi, de conserver sa vie pour le soutien de ses enfants : « Combien d'années, lui dit-il, pensez-vous que je puisse vivre? — Plus de vingt ans, répondit-elle. — Ah! ma femme, s'écria-t-il, voulez-vous donc que je troque l'éternité contre vingt ans?... »

Henry VIII, le voyant inébranlable, lui fit trancher la tête. Il se prépara à la mort par la prière et la pénitence, et mourut avec le courage des martyrs, en prenant le peuple à témoin qu'il mourait dans la foi catholique. Sa fille bien-aimée, Marguerite Roper, eut le courage de l'exhorter à confesser sa foi; elle recueillit ses restes et ne se consola de sa douleur filiale que par la prière et la culture des lettres.

Mosaïque.

Henri IV avait un grand épagneul, qui, pendant quelque temps, avait été son favori, couchant à ses pieds et nourri de sa main. Le pauvre chien perdit les bonnes grâces de son maître, et, par conséquent, tous l'abandonnèrent. Agrippa d'Aubigné le trouva demi-mort de maladie et de faim. Il en eut pitié, le soigna, le rétablit, et le renvoya au roi, portant un collier sur lequel était gravé le sonnet suivant :

Sire, votre Citron, qui couchait autrefois
Sur votre lit paré, couche ores sur la dure
C'est ce fidèle chien qui apprit de nature
A faire des amis et des traîtres le choix.

C'est lui qui effrayait les brigands de sa voix,
Et de dents les meurtriers. D'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les dédains et l'injure,
Païement coutumier du service des rois ?

Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agréable,
Le fit chérir de vous ; mais il fut redoutable
A vos haineurs, aux siens, par sa dextérité.

Courtisans, qui jetez vos dédaigneuses vues
Sur ce chien délaissé, mort de faim par les rues,
Attendez ce loyer de la fidélité.

« Le roi, ajoute d'Aubigné, changea de couleur à cette lecture et resta tout confus. » Il rendit ses bonnes grâces à l'auteur, qui, depuis quelque temps, était

aussi laissé à l'écart ; mais l'histoire ne dit pas si le pauvre épagneul reprit sa place au service de son maître ; le but du sonnet était rempli, puisqu'il avait rétabli le courtisan dans la faveur royale : le chien qui avait servi au spirituel d'Aubigné de messager et de symbole ne fut-il pas alors oublié ?

Une pensée infallible me saisit chaque soir, à l'instant où je mets la main sur le premier bouton de mon habit pour me déshabiller, et me dit : *Voilà ta démission d'un des jours qui te furent donnés : qu'en as-tu fait ?*

Lettres du marquis de Mirabeau.

Si chacun de nous se donnait pour tâche de rendre la vie un peu douce aux cinq ou six personnes qui dépendent de lui, le grand problème du bien-être universel serait presque résolu.

M^{me} E. DE GIRARDIN.

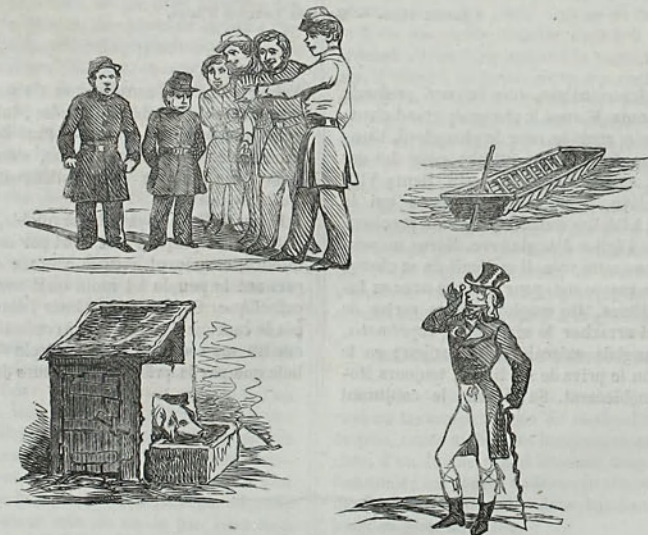
Le corps est l'instrument de l'âme, et l'âme l'instrument de Dieu.

PLUTARQUE.

Ta destinée fût-elle de vivre un siècle, apprends toujours.

Maxime russe.

REBUS



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.